

Les

Dons du Saint-Esprit

dans les

Saints dominicains

Étude de psychologie surnaturelle et lectures
pour le temps de la Pentecôte

Le Rôle des Dons du Saint-Esprit.

- I. Les Dons du Saint-Esprit et la Vie surnaturelle.
- II. Le Don de Crainte : S. Louis, S. Vincent, S^{te} Rose.
- III. Le Don de Force : S^{te} Catherine, S. Jean, S. Pierre.
- IV. Le Don de Piété : S^{te} Agnès, S. Pie V, S. Raymond.
- V. Le Don de Conseil : S. Antonin.
- VI. Le Don de Science : S. Dominique, S. Hyacinthe.
- VII. Le Don d'Intelligence : S^{te} Catherine de Sienne.
- VIII. Le Don de Sagesse : S. Thomas d'Aquin.
- IX. Les Sept Dons dans le Cœur de la T. S. Vierge.
Les Dons au Ciel : Pentecôte Dominicaine.

Les Dons du Saint-Esprit

dans les

Saints dominicains

APPROBATION DE L'ORDRE

Nous avons lu par ordre du T. R. P. Provincial l'ouvrage du T. R. P. Gardeil intitulé : *Les Dons du Saint Esprit dans les Saints dominicains*, et l'avons jugé digne de l'impression. La profondeur de la doctrine heureusement mise en lumière par l'exemple de nos saints rendra, croyons-nous, ce livre à la fois instructif et intéressant.

FR. J. NÜSS,
Docteur en théologie.

FR. E. P. NOEL,
Docteur en théologie.

PERMIS D'IMPRIMER.

FR. TH. BOURGEOIS,
Provincial des Frères Prêcheurs.

PERMIS D'IMPRIMER.

Paris, le 2 Mars 1905.

G. LEFÈVRE,
Vicaire général.

INTRODUCTION

LE ROLE DES DONNÉS DU SAINT-ESPRIT

INTRODUCTION

LE ROLE DES DONS DU SAINT-ESPRIT

L'EXISTENCE, dans toute âme juste, des Dons du Saint-Esprit, est une vérité universellement reçue dans l'Église catholique. Si aucune définition formelle ne leur attribue une essence distincte de celle des vertus infuses, cependant, le langage de la Sainte Écriture et de la plupart des Pères, les prières de la liturgie, l'accord croissant des théologiens, la voix du peuple chrétien nous les présentent comme

des perfections surnaturelles spéciales, supérieures aux vertus infuses, les vertus théologiques exceptées.

Mais, quel est donc le rôle des Dons dans l'économie de notre vie spirituelle? Question intéressante au suprême degré! De sa solution dépend la connaissance des plus merveilleuses peut-être entre les opérations du Saint-Esprit dans nos âmes, l'intelligence de nos devoirs surnaturels les plus élevés comme les plus pressants, et même, car Dieu ne nous justifie pas sans nous, le fruit et l'heureux succès de ces divines opérations.

A la suite de saint Thomas et du pieux théologien qui a pénétré le plus profondément, semble-t-il, sa pensée sur ce sujet, Jean de Saint - Thomas, nous allons essayer de nous rendre compte du rôle des Dons dans l'âme fidèle. Nous diviserons cette étude en deux parties :

-
- 1° *Ce que serait la Charité sans les Dons ;*
2° *Ce qu'est la Charité avec les Dons.*

I

CE QUE SERAIT LA CHARITÉ SANS LES DONNS

*Vere tu es Deus absconditus,
Deus Israel Salvator.*

(Isa., XLV, 15.)

Nous trouvons concentrée dans ce mot : *Charité*, toute notre psychologie surnaturelle. Par la grâce sanctifiante Dieu habite en nous, il se fait l'hôte de notre âme. Par les vertus morales infuses il s'assujettit notre activité journalière. La vertu théologale de charité est comme le point de pénétration par lequel Dieu, déjà résidant dans l'essence de l'âme, envahit ses puissances, le centre d'où Il dirige les opérations des vertus infuses. C'est

par le cœur que Dieu commence la divinisation de notre intelligence et de notre volonté, parce que le cœur contient ramassé en soi tout ce qui se déploie dans l'activité de l'homme. Les vertus infuses ne feront que détailler le bien que la charité a mis dans son cœur. Point de contact de la grâce avec les mœurs, foyer de toute la psychologie surnaturelle, la charité incarnée, si l'on ose ainsi parler, l'ordre surnaturel tout entier.

Au premier abord cependant, la charité ressemble à toutes les vertus infuses. Elle est, comme elles, une habitude surnaturelle. L'habitude, dans l'ordre naturel, naît de l'exercice répété des actes, et les vertus naturelles s'acquièrent par l'exercice des actes moralement bons. Les vertus surnaturelles, au contraire, sont établies d'un seul coup dans nos facultés. Dieu, infiniment puissant, se passe de l'activité

humaine qui n'y peut rien et insère comme des greffes divines dans le sauvageon natif que lui présente notre nature. Soutenue dans l'être par la faculté dont elle aspire la sève, la vertu infuse transforme son activité. Elle donne à notre connaissance et à notre volonté de se porter vers un bien divin. Et, comme c'est la propriété de l'habitude d'être à la disposition de l'humaine volonté, en sorte que son heureux possesseur peut en user quand il veut, ainsi fera-t-il de la vertu infuse. C'est comme à volonté que nous usons de la présence de Dieu en nous et de la communication qu'Il nous donne de sa propre vie.

Mais la charité dépasse toutes les autres vertus en ce qu'elle est l'effet propre de l'Esprit-Saint. Toute la Sainte Trinité habite en notre âme par la grâce. L'Esprit-Saint, qui est amour, trouve sa demeure

appropriée dans le cœur de l'homme, et la charité réalise cette habitation. Voilà le sens profond de ce mot de saint Paul : L'amour de Dieu a été répandu dans nos âmes *par l'Esprit-Saint qui nous a été donné*. L'Esprit-Saint ne cause pas l'amour de Dieu en nous comme un agent extérieur qui devient étranger lorsqu'il a fini d'agir. Il le produit comme une cause intérieure qui réside dans cet amour, car *il nous est donné*, dit l'Apôtre. Son activité est comme celle d'une âme toujours présente à ce qu'elle fait et que son opération ne quitte point. Lorsque le juste aime Dieu, il n'agit pas seul; il a au fond de son cœur l'Esprit de Dieu, et c'est cet Esprit qui lui fait dire, en toute vérité et toute efficacité, le nom de l'amour filial : Mon Père!

Par la charité le cœur de l'homme est donc pleinement rectifié vis-à-vis de Dieu,

notre fin dernière. Mais il est dans l'ordre des choses que le cœur irradie dans toute l'activité. De fait, les vertus infuses opèrent toutes sous l'influx de l'amour divin : foi et espérance, prudence et justice, force et tempérance. C'est dire que l'esprit de Dieu, âme de notre charité, trouve dans ces vertus comme les canaux par lesquels se répand, dans toutes les parties de l'homme, intelligence, volonté et jusque dans les passions elles-mêmes, l'amour qu'il inspire au cœur du juste. « Bénis le Seigneur, ô mon âme, dit le prophète inspiré de l'Esprit-Saint, toutes les puissances de mon âme, oh ! bénissez son saint nom. »

C'est ici que se pose une question dont la solution nous amènera à reconnaître le rôle des Dons du Saint-Esprit. De quelle manière le Saint-Esprit, présent dans nos

cœurs par la charité, agit-il sur notre psychologie intime? Suit-il dans cette expansion les lois de son être, ou se plie-t-il à nos lois? Son intervention dans notre agir est-elle une simple surélévation de notre activité psychologique, ou est-ce une irradiation de ce que je voudrais que l'on me permît d'appeler sa divine psychologie? Le Saint-Esprit, présent dans notre cœur, est-il le soleil radieux dont les rayons traversent victorieusement les épaisses nuées, dont la vertu va, directement et par elle-même, vivifier tous les êtres? Ou bien, prisonnier bienfaisant, s'enveloppe-t-il, comme d'un nuage, des formes propres à l'agir humain?

Est-il permis d'appliquer à une matière si relevée les principes et les lois qui régissent l'ordre de la nature? Oui sans doute, puisque dans le cas présent, comme en tant d'autres, saint Thomas l'a fait.

Hardiesse sublime de cet esprit ferme entre tous : en lui n'entra jamais la pensée que l'ordre surnaturel fût opposé à l'ordre naturel. Il n'hésita jamais à transporter dans le premier les conceptions du second, en leur faisant seulement subir les modifications qu'exigeait la perfection de leur nouvel état. Voilà pourquoi il nous faut répondre, tout d'abord, que la charité et les vertus infuses étant réellement et proprement des vertus actives, et les vertus actives étant essentiellement des perfections des puissances actives humaines, le Saint-Esprit, qui réside dans la charité, agit en nous à la façon des vertus humaines, et se plie au mode d'agir de nos facultés humaines.

Le juste, enrichi des vertus surnaturelles, demeure donc le véritable et principal auteur de ses opérations surnaturelles. C'est bien lui qui dirige les mouvements

de son intelligence et de son cœur; sa raison reste à la tête de toute sa psychologie surnaturelle. Le Saint-Esprit, par les vertus, s'est répandu dans ses puissances, fortement mais suavement, comme un feu réchauffe insensiblement le cœur, comme une lumière discrète éclaire sans manifester la source d'où elle émane, comme une huile se glisse sur les membres, assouplit les articulations et fortifie les jointures : « *Fons vivus, ignis charitas et spiritalis unctio.* » Rien n'est changé dans le fonctionnement ordinaire de notre monde intime, encore que tout soit changé du côté du but auquel tend désormais notre activité, de la vigueur avec laquelle nous y aspirons. Tel est le rôle du Saint-Esprit, tant que son action s'exerce par les vertus. Il vient à nous en Dieu, mais en « DIEU CACHÉ », selon que s'exprime la Sainte Écriture.

De là l'obscurité de notre foi. En cette vie, nous ne pouvons avoir l'intuition directe des essences, et, s'il en est une qui dépasse notre entendement, c'est bien l'Essence de Dieu, dont la contemplation et l'amour sont la fin même de tout l'ordre surnaturel. La Révélation instruit notre intelligence des vérités qui concernent cette essence, afin que, la connaissant, nous puissions la désirer; mais, c'est en aveugle que notre raison reçoit cette révélation, certifiée d'ailleurs par l'ouïe, c'est-à-dire par le témoignage du Dieu qui ne trompe ni ne se trompe point. C'est de la foi, que procèdent l'espérance et l'amour surnaturels, qui ne sont autre chose que notre cœur appliqué habituellement à aimer le bien divin révélé par la foi. Ainsi, la charité elle-même, toute remplie du Saint-Esprit qui l'anime, et comme inclinée par ce poids, qui l'entraîne avec la toute-puis-

sance de l'amour que Dieu a pour Soi, se laisse régler par la connaissance obscure de la foi. Le Saint-Esprit est comme prisonnier des imperfections de l'amour qu'il nous inspire. Tant grand est le respect que la Providence a pour notre liberté, tant est avoué son dessein de nous laisser, au moins dans la marche habituelle de notre vie, le mérite de notre justification.

Si les vertus théologales se voient réglées par le mode de comprendre, étroit et limité, qui est le propre de l'homme, il en sera de même, à plus forte raison, des vertus morales infuses. Or, la nature rationnelle de l'homme place la perfection de ses mœurs dans un juste milieu, également éloigné des extrêmes par excès et par défaut, qui peuvent se rencontrer dans la matière de son activité, actions extérieures ou passions intérieures. La hauteur du but surna-

turel peut relever le niveau de ce juste milieu : elle ne saurait l'empêcher de consister dans une adaptation des actions et des passions humaines à la fin surnaturelle, adaptation qui demande la réduction des excès possibles de ces actions et de ces passions à la juste proportion qui les rend propres à atteindre leur but. *Trouver* ce juste milieu par rapport au but divin marqué par la Foi, désiré par l'Espérance, voulu par la Charité, tel est le rôle de la Prudence infuse. *Réaliser* le juste milieu déterminé par la Prudence infuse dans le domaine des actions volontaires et des passions de l'irascible et du concupiscible, tel sera le rôle des vertus infuses de justice, de force, de tempérance. Ici, encore, le Saint-Esprit tamise pour ainsi parler l'éclat de son action. Tout notre ordre moral pratique est réglé par la prudence, comme l'ordre de la conscience et des in-

tentions était tout à l'heure réglé par la foi.

Obscurité et juste milieu, voilà donc les voiles humains sous lesquels se cache l'action de l'Esprit de Dieu ! Sans doute, cette action discrète est infiniment précieuse pour nous qu'elle ordonne à la fin surnaturelle, à qui elle donne habituellement les moyens de tendre à cette fin. Mais, le Saint-Esprit qui fait tant que d'habiter en nous, n'irait-il pas jusqu'au bout de son œuvre ? Pourquoi, rompant l'uniformité du régime des vertus, ne pénétrerait-il pas en Maître dans l'âme du juste son serviteur. Pourquoi, sans aller contre la foi ou la prudence, mais les dépassant, son Intelligence et son Cœur, agissant suivant leur mode propre, ne deviendraient-ils pas, quelquefois au moins, le régulateur immédiat de nos actions ?

Puisqu'il n'a pas suffi à l'Esprit de Dieu, lors de la création du monde, de se laisser porter sur les eaux, qu'ils éclatent donc aussi dans la création surnaturelle les *fiat* triomphants, qu'ils se lèvent les nouveaux sept jours, et que les Dons, comme un radieux arc-en-ciel, marquent sur le front du juste le progrès de la nouvelle œuvre divine! *Veni Creator spiritus.*

II

CE QU'EST LA CHARITÉ AVEC LES DONS

Ut sil Deus omnia in omnibus.

(I Cor., xv, 28)

Le Saint-Esprit, règle intérieure, immédiate et comme homogène de notre activité surnaturelle, tel est l'idéal qui s'offre désormais aux aspirations du juste.

Mais à peine l'a-t-il conçu, que sa foi même l'oblige, non pas à en rabattre, mais à en limiter l'extension. Si l'intelligence divine elle-même devenait le régulateur prochain de notre activité intime, ce ne saurait être qu'en nous dévoilant l'être de Dieu qui est son objet. Or, il nous est défendu sur la terre d'aspirer à ces clartés réservées à la vie future. Sans préjuger de ce qu'il adviendra au ciel, Dieu, comme lumière intellectuelle, ne saurait ici-bas régler immédiatement notre monde moral : c'est par une influence motrice qu'il interviendra dans notre vie, et si l'effet de cette intervention est parfois l'expression de sa vie intellectuelle, ce sera néanmoins sous la forme étrangère d'une activité impulsive et malgré tout obscure, sous la forme d'un instinct secret, qu'il causera en nous ces effets de lumière. La foi, règle de la charité, reste donc

nécessairement la lumière directive des interventions divines, si illuminatrices qu'elles soient ¹.

Mais cette influence directe de Dieu sur notre activité intérieure est-elle possible? Et si rien ne s'y oppose, existe-t-elle? Et si elle existe, à quelles conditions se réalise-t-elle? Autant de questions qui se posent. Leur solution nous éclairera sur le rôle des dons dans notre vie mystique.

1° Il semble tout d'abord que le caractère positif de la morale aristotélicienne, transportée par saint Thomas dans l'ordre surnaturel, doive interdire toute intervention directe d'un monde supérieur. Que deviendrait le juste milieu dans lequel consiste la moralité, si la Prudence cédait sa place aux motions souveraines des

1. La prophétie exceptée, mais la prophétie n'appartient pas à l'ordre moral dont nous traitons.

substances séparées? Ne tomberait-on pas dans un monde imaginaire renouvelé de celui de Platon, tout entier sous l'empire immédiat des Idées et des Causes exemplaires?

Mais, que penser, si Aristote, l'adversaire résolu de Platon sur ce terrain, a fait lui-même le pas? si, pour s'expliquer sans doute certains hommes qui se posaient à lui comme des problèmes, l'arrière-disciple de Socrate, le précepteur d'Alexandre, l'émule de Platon, l'admirateur de Phidias, ne s'en est pas tenu aux principes ordinaires et intrinsèques du caractère humain? si, dépassant la raison, il est allé demander l'explication de ces hommes divins à la Divinité elle-même? Dans sa Morale à Nicomaque, Aristote parle d'une manière d'être supérieure de la nature humaine, d'une vertu héroïque qui rend l'homme pour ainsi dire divin. Il reprend cette pensée dans la morale à

Eudème, au chapitre de la Fortune. Il est des hommes à qui tout réussit sans que la science ou la prudence y soit pour rien. Comment expliquer ce fait? « C'est se demander, dit Aristote, quel est dans l'âme le principe du mouvement? Il est clair que c'est le principe du mouvement du monde : un dieu... Le principe de la raison n'est pas la raison, mais quelque chose de mieux. Mais quoi de meilleur que la raison si ce n'est le divin? Ce n'est pas la vertu, qui est l'outil de la raison... ce n'est pas la raison elle-même, les hommes dont je parle n'en usent pas; ce n'est pas l'enthousiasme, il n'a pas cette puissance. C'est donc sans raison qu'ils sont ce qu'ils sont... Il semble que plus la raison est absente, plus le principe qui les mène a d'action : ainsi les aveugles ont plus de mémoire, dégagés qu'ils sont de ce qui distrait. »

Ainsi, pour Aristote, une extraordinaire fortune, une vertu héroïque, le génie, sont dus à des influences spéciales et directes de la Divinité, cette raison suprême dont la raison humaine n'est qu'une modeste participation. C'est par là qu'il supplée au terre à terre rationnel de la morale du juste milieu; c'est par là que son système répond aux difficultés que lui aurait suscitées, de la part des platoniciens, certains caractères exceptionnels, certaines personifications supérieures de l'humanité, venues en dehors des règles communes. Peut-être avait-il éprouvé en lui tout le premier les impressions de la Première Intelligence, et s'il en a parlé si divinement, est-ce qu'il avait d'abord ressenti ses divines poussées?

Or, que sont Socrate, Alexandre, Platon, Phidias, Aristote, au point de vue du contact avec la Divinité, auprès du Juste

réformé par la grâce? Vous voulez des réparties sublimes et qui illuminent comme des éclairs les profondeurs ténébreuses de votre conscience tourmentée, de préférence à Socrate, interrogez donc cet enfant qui vient de faire sa première communion. Un idéal glorieux vous remplit d'enthousiasme, vous vivez d'un rêve de conquête, laissez là votre Plutarque et demandez à ce jeune homme, au regard limpide et chaste, le secret de ses héroïques victoires. N'interrogez pas Platon sur la vie de l'au-delà; il soulignera ses sublimes révélations d'un sourire énigmatique, plein d'ironie à son propre endroit : allez trouver cette femme pauvre, qui vient d'interrompre son rude labeur pour entrer dans cette église; elle saura vous dire, elle, s'il y a un Ciel et ce qu'on y fait. S'il vous faut des œuvres d'art, ne passeront-ils pas avant Phidias ceux qui modèlent

dans une argile humaine la ressemblance de la face même de Dieu? Si Aristote nous paraît grand de s'être élevé deux fois jusqu'à la connaissance du contact direct de l'âme avec la Divinité, qu'est-ce que cela auprès de l'état d'âme ordinaire d'un saint Augustin, d'un saint Thomas?

Car, par la grâce, la Divinité habite l'âme du juste. S'il est un terrain préparé pour l'action directe de la Divinité, c'est bien celui-là! Le juste est le sujet naturel de la vertu héroïque, l'homme prédestiné aux touches du génie, l'objet marqué des faveurs divines. Il n'est donc pas étonnant que saint Thomas, s'inspirant du Philosophe, ait jugé *possible* que Dieu, la raison de notre raison, se fasse la règle immédiate et l'inspirateur de l'activité surnaturelle.

2° Comment savoir si *de fait* le Saint-Esprit se substitue au normal régulateur de notre vie surnaturelle? Nous n'avons pour nous éclairer qu'un seul moyen : la parole de Dieu. L'ordre surnaturel est gratuit à tous ses degrés, et les plus hautes raisons de convenance ne valent pas une simple parole dite par Dieu.

Cette parole, nous l'avons dans la Sainte Écriture. Déjà, nous avons constaté la foi de l'Église en l'existence de dons spéciaux, distincts, supérieurs aux vertus infuses. La Sainte Écriture nous donne le trait caractéristique de ces dons. Ce sont des souffles, des inspirations, *spiritus*. C'est ainsi qu'il est dit au sujet du Messie au chapitre onzième d'Isaïe : Sur Lui se reposera le souffle d'Adonai, le souffle de la Sagesse et de l'Intelligence, le souffle du Conseil et de la Force, le souffle de la Science et de la Piété, et le souffle de la

Crainte du Seigneur le remplira ¹. « Ce langage, qui est habituel à l'Écriture, n'est-il pas manifeste, dit saint Thomas, et ne nous donne-t-il pas à entendre que ces sept Dons sont en nous par l'inspiration divine? » Il n'y a pas, en effet, de différence appréciable entre cette inspiration que nous garantit l'Écriture et la poussée instinctive vers le bien de ceux οἱ ἐν ὁρμήσῳσι κατορθοῦν ἄλογοι ὄντες, dont parle Aristote. L'autorité de la parole de Dieu vient à la rencontre des vues audacieuses du Philosophe. Elle dit : *inspiration divine*, là où Aristote avait dit : *instinct divin*. Et comme contre-partie, elle caractérisera l'état de la raison qui correspond à l'instinct divin par le mot de folie, *stultitiam*, alors qu'Aristote au même lieu le nommait irrationnel, ἄλογοι. D'où peut venir un tel accord? Peut-être

1. Isa., xi, 2, *versio vulgata*.

de ce que la même Divinité qui inspirait le prophète Isaïe inspirait aussi le philosophe de Stagyre! Il appartenait en tout cas à Thomas d'Aquin, témoin de la correspondance des deux textes, d'en tirer la doctrine qui est comme le point culminant et l'apogée de sa morale surnaturelle.

3° Dans quelles conditions s'opère cette intervention divine? Notre activité morale surnaturelle nous apparaît désormais sous la dépendance de deux principes régulateurs : la raison, perfectionnée par la foi, et l'Esprit-Saint. Ces deux principes sont en harmonie puisque la raison divine est la cause de notre raison. Ils agissent cependant chacun selon sa manière, et voilà pourquoi, en présence de l'opération divine, la raison suspend son activité. Elle est remplacée par un principe meilleur qu'elle-même.

Mais ici une question se pose. Le Saint-Esprit habite en nous par la grâce, comme la raison par la nature. Au point de vue de la puissance d'agir sur notre organisme psychologique, il semblerait, — si nous nous en tenions aux données que nous avons exposées jusqu'ici, — que la raison l'emporte sur l'Esprit-Saint. En effet, nous avons vu que la raison, par l'exercice des actes, s'était créé, dans toutes les pièces de l'organisme psychologique, comme des aides permanents, qui lui permettent de régler à volonté, facilement, toutes les puissances et lui donnent, pour ainsi dire, ses entrées dans tout notre monde intérieur, à savoir les vertus morales. Or, sans doute, le Saint-Esprit est tout-puissant. Il n'a pas besoin de dispositions préexistantes pour opérer. Il crée la disposition par le fait qu'il agit. De son côté donc tout est parfait, mais du nôtre?

C'est ici que saint Thomas dépasse, semble-t-il, définitivement Aristote. Celui-ci avait refusé de reconnaître une base permanente à l'action spéciale du Divin dans la nature de l'homme. Tout le fondement de la Fortune résidait pour lui dans les attentions particulières et soutenues de la Divinité. Mais saint Thomas se trouve en face d'un homme déjà possédé par la Divinité, en qui la Divinité réside à l'état habituel, dont la Divinité est comme l'âme. C'est le propre de l'âme de faire surgir, dans l'être qu'elle vivifie, tous les organes dont elle a besoin. Pourquoi donc de la charité n'émaneraient point des perfections, des habitudes, analogues à celles qui rendent si facile à la raison l'entrée de notre monde moral? Faudra-t-il refuser au juste ce que la nature accorde à l'homme? L'ordre surnaturel sera-t-il moins achevé que l'ordre naturel? Dieu n'a pas besoin

sans doute de ces points d'appui pour actionner ma vie; mais moi, j'ai besoin qu'il les ait, si je dois être aussi parfait dans l'ordre des motions divines que dans l'ordre des motions rationnelles. Il faut que les inspirations du Saint-Esprit soient en moi à l'état d'*habitude*, comme les dictées de la raison sont en moi à l'état d'*habitude*. Ce n'est pas violemment et comme forcé que je veux céder à Dieu envahissant mon âme : je veux lui céder comme le vertueux cède à sa raison, volontairement, facilement, avec l'aisance que donne seule l'habitude. Je veux pouvoir dire avec le prophète : Le Seigneur m'a ouvert l'oreille et je ne me suis pas refusé; je ne retourne pas en arrière.

Saint Thomas répond d'un mot : Les inspirations du Saint-Esprit sont appelées *des dons*, non seulement parce que Dieu les cause, mais parce qu'elles constituent

des perfections qui rendent l'homme facilement impressionnable à l'inspiration divine, analogues à celles qui le disposent à recevoir la motion de la raison en regard de ses actions ordinaires. Comme s'il disait : Si les interventions directes du Saint-Esprit dans le gouvernement de notre âme étaient autant d'actes spontanés et comme des décrets *proprio motu* du Saint-Esprit, elles n'auraient plus ce caractère permanent, définitif, qu'implique le mot de *don*. Les dons de Dieu ne seront-ils pas sans repentance comme les dons de l'homme ? Il faut donc que non seulement l'Esprit nous soit *donné*, c'est-à-dire soit à l'état habituel dans notre âme, mais que ses inspirations nous soient aussi données et forment l'une des habitudes de notre âme. Comment cela ? Nous ne saurions être le principe actif de ces inspirations : elles ne seraient plus les inspirations du Saint-

Esprit. Il reste que nous en soyons les principes passifs, c'est-à-dire que les dons nous mettent d'une manière habituelle sous leur dépendance, que, par eux, nous ayons comme un droit permanent et comme une mainmise sur le souffle de l'Esprit.

Admirable conception de l'angélique Docteur. Toute la doctrine des dons se résume pour lui dans ces deux mots : *Spiritus, dona*. Comme souffles de l'Esprit-Saint, les dons requièrent l'autonomie de leur principe. Comme dons, les inspirations de l'Esprit-Saint ont un point d'appui habituel dans nos âmes. Il faut sans doute qu'une grâce actuelle suscite en nous la volonté d'user du don. Mais les grâces actuelles sont la respiration de l'âme juste et qui prie. Que Dieu nous donne la volonté d'user du don, cette nouvelle habitude de l'âme, et le Saint-Esprit, comme évoqué, descend. Le Saint-Esprit est à notre ser-

vice, *Utimur Spiritu Sancto*, disent d'un mot énergique les théologiens. En réalité, c'est le Saint-Esprit qui se sert de nous avec toute l'indépendance de son mode d'agir, mais nous, prévenus par la grâce, nous déterminons l'instant où il se saisit de nous comme d'un instrument. Il semble d'un enfant qui recevrait dans un miroir l'image du soleil qu'il manie à son gré. Il ne possède pas la source dont elle émane, et cependant elle est comme à son service et il s'en sert pour faire pénétrer les rayons de l'astre radieux dans des lieux qui échappaient tout à l'heure à son action directe, éclairés qu'ils étaient par les rayons plus pâles de la lumière diffuse. Tel nous apparaît l'enfant de Dieu orné des dons. Par eux Dieu rayonne librement à travers toute sa vie morale et surnaturelle, éclairée auparavant par la paisible lumière des vertus. Quel n'est pas son bonheur!

Et nox illuminatio mea in deliciis meis. Passif vis-à-vis de l'Esprit-Saint, il possède à son tour l'Esprit-Saint et use de l'influence de son hôte, esclave et libre à la fois. *Ubi Spiritus Dei, ibi libertas. Qui Spiritu aguntur, hi sunt filii Dei.* Telle est l'étrange antinomie dont le don nous apparaît la divine solution.

Nous savons désormais ce qu'est la Charité avec les dons. Ce n'est plus cette douce chaleur, cette ferveur des vertus qui s'insinuait secrètement tout à l'heure dans notre organisme moral, et qui prenait les formes de notre raison et de notre amour humains. C'est le foyer brûlant, faisant éclater son enveloppe, irradiant comme le soleil; c'est la lumière de la face de notre Dieu resplendissante dans le septuple rayonnement qui lui est propre : Oui, c'est bien elle...! c'est l'éclat même de votre

physionomie, ô Saint-Esprit. Et cette lumière s'arrête sur nous. *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine.* Elle n'est plus seulement intérieure; elle est marquée en dehors, *signatum est super nos.* Non pas encore illuminant notre front, fascinant notre regard comme dans la vision du ciel, mais enveloppant notre cœur. Notre cœur est comme un soleil dont les rayons s'en vont, sans cesse actionnés et renouvelés par l'action du Saint-Esprit, éclairer tout notre monde intérieur, vérité, amour, espoir, justice, passions, tout, afin que Dieu règne directement et à sa manière sur tout. *Ut sit Deus omnia in omnibus* ¹.

Tel est le rôle des dons dans la doctrine de saint Thomas. Où donc a-t-il puisé, le Docteur angélique, cet enseignement aussi sublime qu'original? L'imagier du moyen

1. *Summ. th.*, q. 68.

âge ne s'y est pas trompé : il aime à représenter le saint Docteur, avec le regard positif, calme, rasséréné du Péripatéticien, car l'heure de la vision n'a pas sonné; mais de sa poitrine s'échappe un faisceau resplendissant, comme si la divine charité qui remplit son cœur ne pouvait plus dérober le foyer qu'elle emprisonne : c'est le Saint-Esprit qui, par les dons, fait irruption dans ce divin génie. *Deus! Ecce Deus!*

I

LES DONS DU SAINT-ESPRIT

ET

LA VIE SURNATURELLE

LES DONS DU SAINT-ESPRIT

ET

LA VIE SURNATURELLE

Âmes pieuses, âmes justes, âmes saintes, formées à l'école du bienheureux Dominique, vous aspirez toutes à vivre de la vie surnaturelle. Mais qu'est-ce que vivre de la vie surnaturelle? En quoi cette vie, qui est la vôtre, se distingue-t-elle de votre vie naturelle? C'est avant tout par le but auquel tendent toutes vos pensées, vos affections et vos actions. La vie naturelle a pour but votre maintien dans l'existence, la perfection due à vos facultés, vos relations de famille,

d'amitié, de société. Non pas que tout cela ne puisse être élevé par la grâce à une fin plus haute, mais, de soi, tout cela est limité à la terre et doit périr avec vous. La vie surnaturelle, au contraire, s'attache exclusivement à ce qui demeure au delà de la tombe, au Dieu dont nous espérons fermement jouir un jour dans la vision éternelle. Par avance, elle ordonne toutes nos activités vitales à ce but définitif et glorieux. Et, comme ce but dépasse infiniment toutes les forces de notre nature, comme la force de Dieu est absolument requise pour nous faire tendre à Dieu efficacement, c'est bien justement que nous appelons une telle vie **SURNATURELLE**. Elle est au-dessus de notre nature par l'élévation de l'idéal qu'elle nous propose; elle est au-dessus de notre nature par la force divine qu'elle exige, force que nous n'avons aucun moyen de faire descendre en nous et qui est un pur don de Dieu.

Pour comprendre la vie surnaturelle telle qu'il nous est donné de la posséder sur cette

terre, il faut d'abord nous transporter par la pensée dans la vision béatifique où cette vie surnaturelle atteint son apogée et sa réalisation intégrale. Là Dieu est tout en tous, non pas le Dieu des Philosophes, Cause première, Être parfait, mais Dieu tel qu'il est en lui-même, tel qu'il se connaît et s'aime lui-même, Dieu Père, Dieu Fils, Dieu Esprit. Le bienheureux assiste à cet admirable spectacle du Père engendrant le Fils de toute éternité, du Fils, Verbe du Père, jaillissant de son sein, comme une splendeur jaillit d'un soleil embrasé, sans le quitter, en restant attaché à lui, en se replongeant sans cesse en lui pour resplendir encore et toujours, du Saint-Esprit, amour commun du Père et du Fils, fruit de la connaissance parfaite que la Source qui est le Père a de sa Splendeur qui est le Fils, que le Fils, reflet du Père, a de la Source inengendrée de sa Beauté. Le bienheureux voit l'intime essence de la Divinité, il voit dans leur origine première toutes ces perfections des créatures qui nous enchantent, être, bonté, vé-

rité, espace, durée, unité, harmonie, science, cœur, volonté, justice et miséricorde, il les voit non plus éparpillées, émiettées, comme nous les voyons, ce qui nous oblige à n'en considérer à la fois qu'un petit faisceau, mais réunies, concentrées dans la simplicité de l'être divin, non pas diminuées et comme assombries par la vie créée, mais dans leur plein déploiement, toutes neuves et rayonnantes de la vie infinie dans laquelle elles demeurent plongées. Voilà une faible idée de ce que le bienheureux voit face à face, sans pourtant en comprendre l'immensité, car il est débordé. Rien de ce qui nous touche, nous séduit, nous enchante, sur cette terre, rien de bon et de beau qui ne se retrouve dans l'océan de la Divinité, mais infiniment agrandi, infiniment plus beau et plus consolant !

En face de ce spectacle les yeux et le cœur du bienheureux sont grands ouverts, et l'Infini y pénètre sans obstacle. Comme nous nous laissons pénétrer sans résistance par les biens de ce monde, le savant par la vé-

rité, l'artiste par l'harmonie, l'ami par la pensée de son ami, leur donnant pour ainsi dire un asile permanent au fond de nous-mêmes, pour qu'ils y habitent et y demeurent d'une manière autrement vraie, et intime, et profonde que celle que nous offre la cohabitation matérielle, ainsi Dieu pénètre dans l'intime du bienheureux, il y habite, il y demeure. Habitation spirituelle, dont une pensée et un amour vivants forment le sol, le toit et les murs, la seule habitation dans laquelle puisse demeurer l'Être incorporel, l'Esprit pur, la Pensée et l'Amour subsistant qu'est Dieu. Telle est la vie surnaturelle achevée, la vie éternelle du ciel.

Pour saisir maintenant ce qu'est la vie surnaturelle de la terre, il nous suffira de donner à ce que nous venons de décrire un peu de recul. Car, ce qu'est la vie éternelle dans l'ordre des choses accomplies, cela même est vie surnaturelle présente, dans l'ordre des choses qui ne sont pas encore parvenues à leur terme, bien qu'elles y tendent efficacement. Je m'explique. C'est une

même réalité qui fait le fond de la vie du ciel et de la vie surnaturelle terrestre, mais là-haut nous la possédons à découvert et pour ne la perdre jamais, ici-bas nous la possédons d'une manière voilée et nous pouvons avoir le malheur de la perdre. Mais, encore une fois, la différence de la foi à la vision mise à part, la possession est tout aussi réelle. Dieu habite dans nos cœurs aussi réellement qu'il habite dans le cœur du bienheureux, car, vraiment, nous l'aimons, et l'amour que nous avons actuellement pour Dieu ne changera pas lors de notre entrée au ciel. La charité ne meurt pas, dit saint Paul.

Ainsi donc, le juste, le saint de la terre exerce dès maintenant à l'égard de Dieu le même acte vainqueur par lequel au ciel il possédera son Dieu. Dieu demeure déjà dans son amour, son cœur est un véritable ciel, encore qu'invisible et dérobé à tous les regards y compris le sien. Telle est, dans sa réalité profonde, la vie surnaturelle de la terre.

Mais, — pour pénétrer plus avant dans les ressorts de cette vie mystérieuse, — qui donc a pu déposer par avance, dans le cœur de l'homme vivant en ce monde, cet amour céleste? De nous-mêmes nous ne saurions produire une seule goutte d'amour pour Dieu tel qu'il est en lui-même. D'abord, naturellement nous ne connaissons pas ainsi Dieu; il faut qu'il nous soit révélé. Or ce que l'on ne connaît pas naturellement, comment l'aimerait-on naturellement? Mais, même après qu'il nous a été révélé, comment oserions-nous l'aimer? — j'entends d'un amour d'amitié, d'un amour accepté et rendu, d'un amour efficace en un mot, non pas de ce faux et décourageant amour que l'on a pour un être inaccessible, amour qui ne saurait être qu'une velléité d'amour. C'est cependant avec cet amour rendu et efficace que les bienheureux aiment Dieu. Dieu s'est baissé vers eux et, ce qu'ils ne pouvaient faire, il leur a donné de le faire; il les a rendus participants de cet amour par lequel il s'aime lui-même. L'acte divin est devenu, autant qu'il est possible, l'acte du

bienheureux. Et, comme le Père et le Fils s'aiment par l'Esprit-Saint, le bienheureux aime Dieu par l'Esprit-Saint. Mais, puisque l'amour des bienheureux pour Dieu est déjà en nous à l'état de tendance efficace, il faut donc que Dieu se soit baissé vers nous aussi pour nous rendre participants de l'acte par lequel il s'aime lui-même, pour hausser notre petit amour à la hauteur de son cœur, il faut que l'Esprit Saint, amour consubstantiel du Père et du Fils, soit d'une certaine manière au fond de notre amour pour Dieu. Car, encore un coup, nous aimons réellement Dieu, et c'est par le Saint-Esprit que l'on peut seulement aimer Dieu.

L'Esprit-Saint habite donc en nous d'une manière particulière, la Sainte Trinité tout entière y habite comme l'objet vers lequel tend efficacement notre foi et notre amour. Le Saint-Esprit ajoute à cette manière de demeurer dans une âme, déjà si intime, un mode spécial. Il réside au fond du cœur surnaturalisé comme le principe du mouvement par lequel celui-ci tend vers la Sainte Trinité. Il

est pour ainsi dire le cœur de notre cœur. Et comme le cœur se dénonce dans l'homme par une inclination qui l'entraîne, par une sorte de poids qui l'oriente et l'attire puissamment vers son centre, son bien, ainsi l'Esprit-Saint, poids immanent à notre charité, nous oriente, nous attire et nous entraîne vers la Trinité Sainte, ce centre commun des aspirations des bienheureux du ciel et des justes de la terre.

C'est à l'expansion de cette force cachée au fond de notre cœur surnaturalisé que les Dons du Saint-Esprit se rattachent. Ils sont l'une des deux manières, et la plus divine, par lesquelles s'exerce l'activité du Saint-Esprit dans les âmes des justes.

Toute force supérieure a deux moyens d'exercer son action. Elle peut d'abord susciter dans l'être qui lui est soumis des organes permanents, fixes, qui se partageront sous sa direction les divers domaines d'activités qui sont nécessaires pour atteindre le but qu'elle se propose. C'est ainsi que cette force supérieure que nous appelons un germe suscite dans le corps vivant tout un ensemble d'or-

ganes qui se partagent les différentes fonctions de la vie. Dans ce cas, la force initiale conserve seulement la vertu qui unifie et vivifie l'organisme : elle n'intervient pas directement et à chaque instant dans le détail de son œuvre : elle laisse chaque organe agir selon la loi qu'elle lui a tracée ; elle semble se plier au mode d'agir de chacun d'eux. C'est ainsi que le Saint-Esprit, résidant à la source de toute notre activité par la charité, se crée des organes fixes de son opération dans les vertus infuses, dans la prudence, la justice, la force, la tempérance, et dans toutes les petites vertus qui sont comme les organes secondaires, les tissus et les cellules de ces organes surnaturels. Il se contente de les unifier, de les vivifier, leur laissant accomplir leurs fonctions propres, selon des manières d'agir spéciales analogues à celles des vertus morales humaines qui portent les mêmes noms. La direction de l'Esprit n'est pas diminuée par le pouvoir qu'il laisse à ces ministres de sa puissance, qui tiennent de lui leur destination et reçoivent sans cesse de lui l'impulsion

vivifiante qui fait converger leur activité en vue du but qu'il leur a marqué. Nous connaissons tous cette forme de la vie chrétienne qui fait le fond de la vie du juste, qui opère sans bruit et comme naturellement des œuvres d'ordre pourtant divin puisque le Saint-Esprit ne laisse pas d'être à leur source profonde.

Mais, si la force vitale du germe, essentiellement immergée dans la matière à laquelle elle communique la vie, s'épuise en quelque sorte dans cette première activité, il n'en est pas de même d'une force vitale indépendante et nécessairement transcendante comme l'est Dieu vis-à-vis de sa créature. L'activité divine déborde l'activité de tous les organes qu'il lui plaît de créer pour se réaliser. Comme un chef d'État, maître absolu de son royaume, n'est pas tenu de passer par ses subordonnés pour exercer sa volonté sur telle ou telle partie de son gouvernement, encore qu'il les laisse ordinairement agir par eux-mêmes, ainsi l'Esprit divin, maître absolu du gouvernement de nos âmes en vue du but surnaturel, de la pos-

session de la Trinité. Il faut donc s'attendre de sa part à des interventions directes, soit pour venir en aide aux organes ordinaires de son règne, les vertus infuses (par exemple dans certains cas exceptionnels, comme sont les tentations graves, qu'une vertu ordinaire ne peut surmonter); soit simplement parce que, le pouvant, il le veut; soit encore pour promouvoir çà et là dans nos vies des œuvres excellentes et qui dépassent la commune mesure.

C'est à ces interventions que les Dons du Saint-Esprit réservent une base d'opération. Sans doute Dieu aurait pu nous justifier sans nous. Il aurait pu entrer à plaisir dans notre organisation surnaturelle, se servant de nous comme de purs instruments de son œuvre. Il le fait, du reste, quelquefois, et c'est à des interventions de ce genre, qu'il nous faut, par exemple, rapporter la conversion d'un saint Paul et tant d'autres miracles intérieurs. C'est à ces interventions que se rattachent la prophétie, le don des miracles et toutes ces grâces qui sont données aux hommes non pas en vue de leur propre sanctification,

mais en vue de la sanctification des autres. Mais, comme il s'agit ici de notre sanctification personnelle, Dieu n'a pas voulu, alors même qu'il opérerait sur nous directement et sans passer par ses organes ordinaires, que nous fussions non seulement sans mérite, mais sans coopération à ses inspirations spontanées, et c'est pourquoi ce germe sanctifiant fait surgir dans notre âme les Dons du Saint-Esprit. Par eux notre organisme surnaturel est comme doublé. L'extraordinaire, le spontané divin, est en quelque sorte acclimaté. Disposition bien digne d'un moteur divin, pour qui l'extraordinaire est l'égal de l'ordinaire, bien sage et, l'on peut dire, bien prudente pour un chef absolument libre et qui sait qu'il possède des réserves infinies de gouvernement.

Les Dons du Saint-Esprit ne sont pas les interventions mêmes du Saint-Esprit dans notre vie, mais ils sont des dispositions habituelles déposées dans notre âme et qui la portent à consentir facilement à ces inspirations. Ce sont, le mot est peut-être étrange

mais il est exact, des sortes de « disponibilités » vis-à-vis de Dieu, que garde en réserve l'âme juste, après qu'elle a satisfait au devoir ordinaire qui s'incarne dans le travail moral des vertus infuses. Création originale, à coup sûr, et unique ! Mais n'est-il pas aussi unique le cas d'un être moral qui se trouve aux prises avec un but qui le dépasse absolument, sous l'action de l'Influence directrice divine elle-même, qu'il est impuissant à capter dans ses énergies ? Ne faut-il pas, de ce chef, à côté des vertus toujours actives, des dispositions réceptives pour toutes ces influences divines que l'activité humaine ne saurait canaliser, ne faut-il pas des disponibilités permanentes vis-à-vis de tout ce que Dieu voudra opérer en lui ?

Il est vrai que les Dons du Saint-Esprit eux-mêmes sont limités en nombre. Ils sont au nombre de sept. Mais ce nombre n'épuise pas les ressources infinies de la divine Bonté. Toutes les fois que le nombre parfait *Sept* est employé dans la théologie pour désigner les œuvres de Dieu, ce n'est pas tant une limite

qu'il exprime qu'une plénitude. Il y a sept sacrements, il y a sept vertus tant théologiques que morales. Il y a sept ordres sacrés. L'on pourrait multiplier les exemples. Toutes les fois que la plénitude des trésors divins se répand sur la terre, le nombre sept apparaît. Il était représenté devant l'Arche du Très-Haut, de Jéhovah, dans le chandelier à sept branches. Disons donc qu'il y a sept Dons du Saint-Esprit : la crainte, la force, la piété, le conseil, la science, l'intelligence et la sagesse, mais comprenons le mystère. Les peintres ne représentent-ils pas la splendeur qui s'échappe du soleil dans un nombre fini de rayons, et, parmi ceux-ci, n'en mettent-ils pas en relief quelques-uns, dont ils font le centre et l'armature de chaque faisceau lumineux. Ainsi, ne prétendons pas enfermer l'agir divin dans les limites de notre pouvoir de le recevoir. Il y a sept Dons du Saint-Esprit; mais les moyens que Dieu a de nous actionner en vue de la gloire sont infinis.

Ainsi, le Saint-Esprit, ce grand entraîneur, du fond de la charité où il réside, voit se

déployer dans l'âme qui lui est soumise comme un clavier aux jeux multiples : ici, des activités, les vertus infuses ; là, des réceptivités, les Dons. Et le voilà, Orphée sublime, qui se met à l'œuvre. « L'Esprit souffle où il veut. » Sous son inspiration frémissent les touches de l'âme régénérée, et c'est un concert divin où s'entre-croisent les énergiques accords des Vertus et les vibrations enivrantes des Dons. Cependant, à mesure que se déploient les divines harmonies, surgissent, montent et s'échafaudent, en un monument sublime, les décisions lumineuses, les actions justes, les résolutions viriles, les chastes sacrifices, les saintes appréhensions, les courageuses attaques et les patiences indicibles, les pieuses affections, les prudents conseils, les pleurs de la science, les ravissements de l'intelligence, enfin, là-haut, les enthousiasmes de la Sagesse. Et dans le fond de l'âme des saints, l'Orphée divin vibre toujours, cependant que la Jérusalem céleste approche lentement et majestueusement de son couronnement.

Jérusalem, bienheureuse cité,
 Vision de paix
Bâtie dans les cieux
Avec des pierres vivantes,
Les Anges te couronnent
Comme un cortège d'épousée.

Les Pierres taillées.
 Ciselées et polies
Sont mises en place
Par la main de l'Artiste.
Ainsi disposées, les voilà pour toujours
Dans l'édifice divin.

La cité bien aimée
 Consacrée à Dieu.
Remplie d'harmonies,
Et de chants de louange,
Acclame chaleureusement
Le Dieu Trine et Un¹.

1. Strophes de la fête de la Dédicace.

II

LE DON DE CRAINTE DE DIEU

LE DON DE CRAINTE DE DIEU

SAINT LOUIS BERTRAND. SAINT VINCENT
FERRIER. SAINTE ROSE DE LIMA.

C'est l'honneur du christianisme de transfigurer les passions humaines.

En est-il une dont la réhabilitation soit plus difficile que *la Peur*? L'amour et la haine, l'espoir et la désespérance, le désir et le dégoût, la colère, l'audace... toutes ces passions ont leur grandeur. Mais la peur!... Qui oserait en prendre la défense? Qui, surtout, entreprendrait de donner un rôle à ce sentiment infâme dans un code moral qui se respecte et respecte l'homme?

C'est là, semble-t-il, une initiative interdite à la philosophie humaine, elle craint toujours de ne point se hausser assez. Il faut, à ces purs moralistes, une doctrine toute de désintéressement. Eh quoi ! avouer que l'homme a quelquefois peur ! se servir de la peur pour s'exciter au bien ! Quelle honte ! Cachons donc cette misère, et pour qu'elle ne dérange pas la belle ordonnance de nos purs préceptes, supprimons de la morale jusqu'à son nom.

C'est à l'Esprit divin qu'il appartenait de réhabiliter la peur. Il est vrai que la « crainte » adoptée par l'Esprit n'a rien de commun avec la crainte mondaine. Ce n'est pas la peur des hommes : c'est la crainte de Dieu. La crainte du Seigneur est le commencement de la Sagesse, dit l'Écriture. Et le saint Concile de Trente, confirmant la longue tradition des siècles chrétiens, déclare bonne et sainte jusqu'à la crainte des châtimens divins.

Saint Thomas ne s'est pas contenté d'introduire la crainte dans la morale naturelle en la regardant comme la matière d'une vertu, la

vertu des patients ; il ne lui a pas suffi que la crainte fût considérée comme un motif légitime de la vertu de pénitence ; interprète hardi de la hardiesse divine, il a voulu lui donner dans la Théologie une place qui fût bien à elle. Ne pouvant faire de la peur une vertu, à cause de ce quelque chose d'irrationnel et comme d'inhumain qu'elle garde malgré tout, il en fait un don du Saint-Esprit, c'est-à-dire quelque chose de supérieur à la raison, une émanation directe de l'influence régulatrice de Dieu sur l'agir humain. C'est donc comme don du Saint-Esprit que la crainte aura ses grandes entrées dans la morale chrétienne surnaturelle.

Et voilà que, pour faire écho à cette doctrine, des hommes se lèvent qui osent dire tout haut qu'ils ont peur, qui considèrent la peur comme un instrument de progrès moral, de sanctification ; des hommes qui font de la peur la pensée inspiratrice de leur vie, qui ont la religion de la peur. Ces hommes cependant ne savent pas trembler devant les hommes ; le juste du poète antique, *justum et*

tenacem propositi virum, n'est qu'un enfant à côté de ces grands indépendants; de fait, par leur étrange procédé, ils arrivent à représenter les types les plus sublimes de la morale humaine divinisée par la révélation de Dieu. Ce sont les Saints les plus purs, les plus puissants, les plus suaves.

En voici trois, choisis dans la famille du saint Docteur, du Docteur du Don de Crainte : saint Louis Bertrand, saint Vincent Ferrier et sainte Rose de Lima.

*
* *

Avait-il lu l'article dixième de la question dix-neuvième de la *Prima Secundæ*, l'artiste profondément pieux qui médita les émouvantes Matines de la fête de saint Louis Bertrand? L'hymne débute par une intraduisible résonance des soupirs et des disciplines dont il occupait ses nuits.

*Nocturna cœli lumina
Suspiriorum conscia
Quæ Ludovicus ætheri
Mittabat inter verbera...*

Les antiennes, les répons, les leçons commencent alors une étrange harmonie où s'entremêlent ces mots : tribulation, discipline, cilice, jeûne, pénitence, mort... Çà et là des cris déchirent la psalmodie, plus vibrants, plus aigus : « O Seigneur, ici brûle, ici tranche, ici n'épargne pas, afin que dans l'éternité tu pardonnes ! » Jamais la crainte atteignit-elle une expression plus poignante ? Cependant, parallèlement à cette plainte de la crainte, se déroule le chant du défi et de l'intrépidité. « Il ne craignait pas les peuplades sauvages dont la multitude l'entourait ; les pierres, les zagaies, les flèches ne lui faisaient pas peur. » Sur les lèvres du Saint sont mises les paroles de l'Apôtre : « Si je plaisais encore à l'homme, je ne serais pas serviteur du Christ. » Puis, les deux chants, celui de la crainte de Dieu et celui du mépris du monde, finissent par s'harmoniser en un seul, le chant de la Charité : avec lui la mortification se transfigure. « Donne-moi, Seigneur, de mourir pour toi, comme toi tu es mort pour moi. » Et les Matines s'achèvent dans un cri de triomphe, où toute la ru-

desse des flots impétueux de la pénitence vient expirer sur les rives enchanteresses de la gloire : « Vous avez rompu mon cilice, ô Seigneur, et m'avez environné de joie afin que ce soit ma gloire qui vous chante. »

*
* *

Si saint Louis Bertrand figure le don de crainte au service de la sanctification personnelle, saint Vincent Ferrer représente le don de crainte agissant, et, pour ainsi dire, apôtre. A ce prédicateur il ne suffit pas d'avoir peur de Dieu : il veut que toute la terre tremble avec lui.

Terrible saint ! sa parole est tout entière organisée en vue de produire l'épouvante. C'est le visage vengeur du Christ venant sur les nuées du ciel qui est sa dévotion préférée. Son évangile, c'est l'évangile de la fin du monde. Sa méditation en a vécu par avance tous les châtimens : elle a pâli devant toutes ses justices. Il est effrayant à force d'être effrayé. Comme le voyageur qui

longe dans la nuit les côtes de Sicile voit les sommets des montagnes s'empourprer d'un feu sombre qui reflète les flamboiements cachés de l'Etna, ainsi le front de cet homme, élevé par l'Esprit à cette hauteur où l'on découvre les horizons invisibles de la justice de Dieu, reflète par avance les flammes vengeresses de l'enfer. Il plane si haut dans la chaire où il prêche, sa voix a un accent si pénétré, si terrible, qu'on hésite à le croire un homme. Sa voix, c'est la trompette qui vient réveiller les vivants et les morts. Lui, c'est l'Ange du jugement dernier.

*
* *

Avec saint Louis Bertrand, avec saint Vincent Ferrier, le don de crainte ne s'est pas encore révélé tout entier. La crainte mortifiée du premier, c'est la racine de l'arbre, creusant le sol par un labeur obscur et fécond : la crainte active du second, c'est le tronc à l'écorce rugueuse, à la sève débordante ; en sainte Rose de Lima, la crainte, c'est la fleur

qui répand autour d'elle son parfum et semble un discret et suprême hommage à l'invisible beauté du Créateur.

Ne croyez pas cependant trouver en sainte Rose de Lima rien qui ressemble à la mollesse ou à la préciosité. C'est une rude sainte que notre petite sœur. Et sa mortification ne le cède guère à celle de ses terribles frères.

Mais, sur la tige robuste de la crainte expiatrice, elle élève dans tout son éclat la fleur délicate et tremblante de la crainte filiale, de cette crainte qui, selon saint Thomas, ne redoute rien tant que *de ne se soumettre pas assez à Dieu*. Comme la rose épanouie, que des brises invisibles agitent dans un rayon de soleil au sommet de sa tige, ainsi sainte Rose de Lima devant son Seigneur, dans le jardin des saints ! Et comme la rose semble résumer dans ses couleurs éclatantes et son parfum non pareil les plus lumineuses et les plus chaudes énergies du soleil, ainsi cette rose mystique voit s'épanouir en soi le résumé de la lumière et de la chaleur que le Saint-

Esprit infuse à l'âme des Saints. C'est la pureté insatiable; c'est l'humilité qui sans cesse se travaille et se retravaille; c'est l'oraison toujours fervente; c'est, en tout ordre de vertu, un besoin de fini, ou d'infini, comme l'on voudra, car ici c'est tout un; ce sont de perpétuelles ascensions vers la ressemblance du Père Céleste; c'est un souci de ne perdre de vue aucun des traits de son image; c'est une délicieuse inquiétude à les reproduire; c'est une recherche délicate de toutes les nuances de l'idéal surnaturel; c'est la crainte, en un mot, la crainte filiale de Dieu, crainte sans terreur, crainte rassurée dans son fond, parce qu'elle se sent faite d'amour de Dieu, parce que ce qui la tourmente, c'est de ne pas faire assez pour Dieu, et de rester toujours, malgré ses efforts, à une distance infinie de la divine beauté du visage du Père qui règne dans les Cieux.

III

LE DON DE FORCE

LE DON DE FORCE

SAINTE CATHERINE DE RICCI. — SAINT JEAN
DE GORCUM. — SAINT PIERRE MARTYR.

« Qui trouvera une femme forte ? » C'est en vain que, dans le livre des Proverbes où se rencontre cette interrogation, je cherche la réponse. Je vois bien une description idéale de ce type de vertu, mais cette description achevée, le texte tourne court, le saint livre finit. Serait-ce donc une ironie, ou encore l'une de ces questions éternellement irrésolues que les anciens désignaient du nom de problèmes, — nous dirions énigmes ?

Non, ce n'est pas une énigme. Ou, si c'est

une énigme, elle est résolue chaque jour par l'Esprit de Dieu. A la faiblesse d'Ève, il oppose la force de la Mère des Douleurs, en face de l'histoire lamentable des inconstances des femmes qui ne s'appuient pas sur Dieu, il étale l'épopée des saintes qui ont trouvé, dans l'inspiration de l'Esprit de force, le courage indomptable des héros.

Telle nous apparaît sainte Catherine de Ricci.

La force a deux actes principaux : le support et l'attaque. Il est rare que ces caractères soient absolument isolés. Cependant, d'ordinaire, l'un des deux domine. Puisqu'il nous faut faire un choix, nous dirons que le tempérament de notre sainte est plutôt d'attaque. L'Esprit de Dieu lui inspire la science, l'art et le courage d'agir indomptablement à son service.

Encore enfant, elle *veut* être dominicaine. Il faut aussitôt que tout le monde marche pour obtenir la permission de son père, personnage considérable de Florence : ce sont

des dominicaines de passage dans la ville, c'est son oncle, le Père Ricci, c'est la supérieure du couvent de Prato, alliée aux premières familles et très influente à Florence. Celle-ci obtient qu'elle vienne passer dix jours à son monastère. Naturellement, au bout de dix jours, elle refuse de partir avec son frère, venu pour la chercher. Son père accourt : la petite ne veut pas le suivre. Il faut que l'autorité de la prieure elle-même s'en mêle : elle part enfin, mais en faisant de son retour la condition de son départ. Son père ne se presse pas de tenir cet engagement. Alors, suprême et providentielle ressource... elle tombe malade « à mourir ». Son père est désolé. Un jour qu'il pleurait auprès d'elle, tenant sa petite main défaillante : « Mon père, dit-elle, Notre-Seigneur me veut pour épouse : il me l'a dit : laissez-moi partir et je guérirai, vous verrez. » Le père promet : subitement l'enfant guérit. Cette fois, elle arrive à ses fins, son père la laisse partir. Elle a *voulu* être dominicaine : elle l'est.

Dominicaine, elle *veut* être une religieuse parfaite, « jusqu'au cou ». « Les religieuses

étaient fières d'avoir une petite sainte pour compagne ; seulement cette petite sainte de onze ans, elles la voulaient à leur taille, sage, aimable, obéissante, régulière, emboitant le pas dans l'ornière commune ¹. » Ce n'était ni la volonté de l'Esprit ni celle de sa servante. Les intimités divines la ravissaient aux devoirs tranquilles. Les phénomènes extraordinaires se multipliaient. La communauté troublée était pleine de préventions à l'égard de ces voies excentriques. On en vint à lui ordonner de cracher sur ses visions. Elle le fit héroïquement, et celles-ci, au lieu de disparaître, l'approuvèrent. Le changement de cœur avec Notre-Seigneur, les stigmates, et d'autres manifestations surnaturelles furent la récompense de son obéissance, et le signe non équivoque de l'inspiration divine. Comme elle était esclave de la règle, et d'une noble et franche familiarité avec toutes ses sœurs, elle finit par obtenir la ratification de son genre de vie : sa persévérance, son courage, son

1. *Sainte Catherine de Ricci*, par le R. P. Boitel. Desclée, 1897, p. 7.

énergie surnaturelles, en ne se démentant jamais, remportèrent une victoire complète. Elle avait *voulu* être une *parfaite* dominicaine, elle le fut.

Ce n'était pas assez. Parfaite, elle *voulut* que ses sœurs le fussent aussi. « Maintenant on connaissait sa valeur, et on la mettait en évidence. D'abord nommée sous-prieure, elle dépassa toutes les espérances, si bien qu'à la première vacance, elle fut élue prieure à l'unanimité. Alors elle donna toute sa mesure. Femme de tête et de cœur, elle gouverna dans un esprit de justice incorruptible... Exemple austère et gardienne vigilante de la règle, elle ne laissait aucune faute impunie... Elle ne tolérait pas que les religieuses occupassent leur esprit de futilités ou d'affections mondaines ¹. » Cependant, sa fermeté était tempérée de douceur, comme il convient à un don de l'esprit. La nature est violente : la vraie force se possède et sait se modérer. « Son commandement était si ma-

1. Ouvrage cité, p. 17 et 18.

ternel qu'on trouvait un plaisir extrême à lui obéir. » On comprend que sous cette haute direction, le couvent de Prato devint un foyer de vie religieuse idéale. Elle avait *voulu* que ses sœurs fussent parfaites : elles le furent.

Et cela ne lui suffisait pas. Elle *voulait* maintenant que la sainteté du Couvent de Prato rayonnât tout autour de lui, sur son Ordre, et sur cette Florence bien-aimée dont il était l'ange protecteur. Comme sainte Catherine de Sienne, elle eut des disciples. « Son Ordre lui fournit les premiers. Provinciaux et prieurs l'appelaient leur Mère; des religieux de grande valeur se félicitaient de correspondre avec elle et de suivre ses conseils. Sa famille tout entière était dans sa main... Dans l'aristocratie florentine elle comptait une foule de disciples, âmes élevées, capables des plus héroïques vertus civiques et chrétiennes... La plupart menaient dans le monde une vie qui n'eût pas déparé le cloître. » — « D'autres âmes, plus parfaites encore, recherchaient son amitié. Il suffit de citer sainte Marie-Madeleine de Pazzi, saint

Philippe de Néri, saint Charles Borromée, saint Pie V, Savonarole. Elle resta fidèle à ce dernier, et le couvent de Prato devint l'asile de sa mémoire. Par sa correspondance très étendue, par les visites nombreuses qu'elle recevait, par l'édification que tous rapportaient de leurs relations avec Prato, elle mit le sceau à l'œuvre de sa vie. Elle avait *voulu* que Prato fût un foyer de vie parfaite ; il le fut.

Ainsi se déroule, au milieu des plus grands obstacles, la forte unité de cette vie. L'Esprit de Dieu lui a appris à *vouloir* fortement ce qu'il voulait lui-même, et elle l'a *voulu* sans défaillance. Dominicaine, Parfaite, Entraîneur, Foyer d'apostolat, ce sont là les progrès de son attaque. Elle demeure un type de ce premier aspect du Don de Force.

*
* *

De l'Italie, le pays des condottieri héroïques, nous passons en Hollande, le pays des courages patients, des gens qui domptent

lentement par des digues les envahissements de la mer, des ancêtres de ces héros qui, tout à l'heure, attendaient avec calme l'ennemi dans les tranchées, et ne sachant pas trembler, remportaient des victoires incomparables, simplement en ne reculant pas. C'est le pays de la force, non plus de la force d'attaque, mais de la force qui supporte sans faiblir. L'Esprit divin, habitant dans les âmes par la charité, tempère souvent son action selon nos dispositions naturelles. Et comme la charité sait souffrir, *Charitas patiens est*, nous nous trouvons sur la terre de Hollande, en présence d'une race de saints à la charité forte et patiente.

Jean de Gorcum est depuis vingt ans curé de Hornaer. Toute la Hollande est ravagée par les Gueux. La religion catholique est détruite sur une grande partie du territoire. Dans la paroisse de Gorcum, à deux mille de Hornaer, les calvinistes ont fait prisonniers un grand nombre de prêtres et de religieux, les ont enfermés dans la citadelle, leur ont fait subir d'ignobles avanies. Jean de Gorcum

reste au milieu de ses paroissiens : il s'habille en laïc pour pouvoir continuer son ministère. Il parvient à pénétrer dans la prison de Gorcum et à porter à ses frères prisonniers la sainte eucharistie. Il prend à sa charge la paroisse dévastée. Ses allées et venues le trahissent. Fait prisonnier à son tour, il est enfermé avec les futurs compagnons de son martyr.

On ne peut imaginer les tortures qu'inventent leurs bourreaux. Dépouillés de leurs habits religieux, demi-nus, on les transporte à Brielle, mortelle traversée de vingt heures. Ils sont reçus à Dordrecht par la populace qui les couvre d'immondices et les accable d'injures. On les visite dans leur barque comme des bêtes fauves, moyennant un prix fixé. A Brielle, on les oblige d'entourer la table du festin où leurs bourreaux célèbrent par une orgie leur triste victoire. Le lendemain, on leur ordonne de se traîner à genoux vers un lieu de supplice et de faire trois fois le tour d'une potence. Ils chantent le *Salve Regina*, croyant leur dernière heure

venue, mais ce n'est qu'une dérision. On les conduit, au milieu de la foule hurlante, à la place du marché où se dresse une autre potence. Ils chantent le *Te Deum*. Nouvelle parodie : ils finiront cette journée en prison. Le 7 juillet, ils sont conduits devant le tribunal du gouverneur. On les somme d'abjurer la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie et la primauté du Saint-Siège. Trois d'entre eux succombent. Les autres résistent. Le lendemain, l'un des trois parjures, un novice franciscain, vient reprendre sa place dans le saint cortège.

C'est le 9 juillet 1572, un couvent d'Augustins saccagé montre au milieu de ses ruines une vieille grange dont le toit éventré est supporté par des poutres. Les confesseurs de la foi sont rangés en file en face de ces poutres. Ils sont nus. Le gardien des Franciscains, Nicolas Pich, est saisi le premier. On lui passe une corde au cou et il est hissé à la poutre. Tandis qu'il se débat, on tente un dernier effort sur les autres martyrs pour les faire apostasier. Jean prend la parole,

et, au nom de tous, proclame la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie et la primauté du Pape. Cependant deux d'entre eux ont faibli. Les autres serrent les rangs et attendent à leur poste de combat. Un à un, ils sont liassés, la corde au cou, aux poutres du toit. Jean de Gorcum reste l'un des derniers et son courage ne faiblit pas. Il est exécuté à son tour. Au gibet pendent dix-neuf cadavres. La foule s'acharne sur eux, les inutile, les dépèce; on place les lambeaux sanglants au bout de piques; le cortège hideux parcourt Brielle en tous sens. Enfin, sur la place du marché, on réunit tous ces morceaux et on les vend au plus offrant¹.

Dans ce drame sinistre, tout est résistance, tout est immolation subie, tout est patience indomptable. Rien de l'entraînement de l'attaque. La force se concentre sur un seul acte : ne pas céder. A mesure que l'agression s'accroît, l'esprit de résistance monte. Quel

1. Tous ces détails sont empruntés à la Notice sur saint Jean de Cologne et ses compagnons, par le R. P. Mortier. Desclée, 1899.

esprit inspire à nos martyrs ces refus énergiques, ces dénégations sublimes, ces passivités héroïques, sinon l'Esprit de Force, plus admirable peut-être dans le support patient, où il n'y a aucune joie humaine, que dans les enthousiasmes de l'activité!... Quelle lumière pour ces âmes privilégiées que Dieu appelle à la souffrance!

*
* *

Sur le pavé du chapitre du couvent de Bologne, Pierre de Vérone est étendu. Une voix accusatrice se fait entendre. Il est proclamé pour un fait déshonorant. Le prieur le somme de se justifier. A deux genoux, il refuse, protestant simplement de son innocence. Les témoignages semblent cependant convaincants, et le frère Pierre, chassé du couvent de Bologne, est relégué à Iesi dans les Marches. Il part déshonoré. Pendant longtemps il demeure ainsi, en pénitence, supportant sans murmure l'épreuve divine. Enfin, c'est l'heure de la vérité;

son innocence est reconnue et proclamée; il revient dans son couvent, le front ceint de l'auréole des forts qui savent souffrir avec patience.

Maintenant, c'est l'heure de l'attaque. Frère Pierre est inquisiteur, c'est-à-dire chargé de rechercher et de poursuivre l'hérésie. Il opère au milieu des plus grands périls, car c'est une erreur de croire que tous les dangers étaient du côté des hérétiques. C'est d'ailleurs surtout par la prédication qu'il s'efforce de les convaincre. Son intrépidité est si grande, ses succès sont si éclatants, qu'il devient le point de mire de toutes les embûches. « Je mourrai de la main des hérétiques, » disait-il souvent. Et il continuait sa mission sans pâlir. En 1252, un complot se forme pour l'assassiner. Frère Pierre en est averti. Il annonce à ses frères de Côme que sa fin est proche et leur dit que son martyre aura lieu entre Côme et Milan. Puis il part pour Milan où l'appelle son devoir, après un dernier discours d'adieu. Sur la route, l'embuscade est préparée. Le saint chante avec

ses compagnons les strophes du *Victimæ paschali laudes*. Il marche en avant avec le seul frère Dominique. Dans un taillis épais, les assassins se précipitent sur lui. Un coup de serpe lui fend la tête. Il dit : « Je remets mon âme entre vos mains, Seigneur. » Puis, ranimant ses forces, il écrit avec son sang sur le sol ces mots : *Credo in Deum*.

*
* *

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. C'est bien là le fond de l'âme de nos trois saints : sainte Catherine a faim et soif de la justice due à Dieu, c'est-à-dire de la sainteté, qui fait les vrais justes; saint Jean a faim et soif de la justice qui consiste à accomplir son devoir, à lui être fidèle jusqu'à la mort; saint Pierre martyr, qui sait adorer la justice du Dieu qui le frappe innocent, sait aussi secourir sans faillir les desseins de cette même justice lorsqu'elle frappe l'erreur pour sauver l'innocence. Intrépidité dans l'attaque et pa-

tience pour le service de Dieu, telle est la marque de nos trois saints. A présent, ils sont rassasiés. Dans le ciel, d'où toute injustice est exclue, ils voient, dans sa source, la Volonté divine condamnant les injustices de la terre et approuvant toute intention juste. Nous qui souffrons pour la justice et qui haïssons l'iniquité, levons les yeux et reprenons courage. La lutte présente n'a qu'un temps. Il y a un lendemain à la persécution et au martyre. Le règne de Dieu, le règne de la justice, où nos saints nous ont précédés, est tout près de nous. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.

IV

LE DON DE PIÉTÉ

LE DON DE PIÉTÉ

SAINTE AGNÈS DE MONTPOLITIEN. — SAINT PIE V.
— SAINT RAYMOND DE PENNAFORT.

La piété filiale envers Dieu est l'un des traits caractéristiques du christianisme. Sans entrer dans la question, plus subtile qu'importante, de savoir si elle en constitue seule l'essence, nous devons reconnaître que le culte de la Paternité divine est mis en relief, dans notre religion, d'une manière incomparable. Le paganisme et la philosophie ont honoré le Créateur, le Juge, la Providence : nous adorons le Père consubstantiel de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est aussi, par

adoption, notre Père, et nous lui disons en toute vérité : Notre Père qui êtes aux cieux.

Si personne ne peut dire le nom de Jésus que dans l'Esprit-Saint, comme parle l'Apôtre, à plus forte raison en est-il ainsi du nom de notre Père céleste. Le Saint-Esprit est à la tête de toute notre activité surnaturelle, et il le faut bien : comment pourrions-nous produire des actes réservés à Dieu, comme l'amour efficace de Dieu, par exemple, si Dieu n'était, par ses inspirations et ses motions, le principe profond de notre vie ?

« Parmi ces motions, dit saint Thomas, il en est une qui nous porte à une affection toute filiale pour Dieu. C'est d'elle que parle l'Apôtre lorsqu'il dit au huitième chapitre de l'Épître aux Romains : Vous avez reçu l'Esprit des enfants d'adoption qui nous fait dire à Dieu : Abba, c'est-à-dire : Père. La piété a précisément cet effet de nous faire rendre à nos parents le culte que nous leur devons. Lors donc que, sous l'inspiration du Saint-Esprit, nous rendons à Dieu les devoirs et le culte que nous lui devons comme à notre

Père, c'est sous l'influence du Don de Piété que nous agissons ¹. »

Les Saints Dominicains ont tous possédé l'esprit des enfants d'adoption, tous ont agi sous l'influence du don de piété. Si nous détachons des dyptiques de notre Ordre les noms de la bienheureuse Agnès de Montpolitien, de saint Pie V, de saint Raymond, ce n'est pas dans une intention exclusive : c'est parce que ces saints nous ont paru manifester certains aspects originaux de l'esprit de piété filiale.

Saint Thomas nous enseigne, en effet, que l'opération du don de piété n'est pas uniforme. Dans une famille, l'amour filial doit aller d'abord au père, unité et fondement de la société domestique; mais, par un mouvement naturel, il rejaillit aussitôt sur la mère, et, de là, s'en va rayonner sur tous ceux qui, de près ou de loin, se rattachent à la même unité familiale. L'amour du père, l'amour de

1. *Somme théologique*, 2^a 2^m, q. 121, a. 1.

la mère, l'amour de la famille, telles sont les manifestations typiques de l'amour filial.

Or, si Dieu est le Père de la famille chrétienne, Marie en est la Mère, et l'Église catholique en est le total épanouissement. Il nous a semblé que les trois noms de sainte Agnès, de saint Pie V, de saint Raymond, symbolisent respectivement ces trois aspects de la piété filiale catholique.

*
* *

On n'est jamais mieux à son rang d'enfant que lorsque l'on est tout petit. Or, la bienheureuse Agnès fut d'abord une toute petite enfant du Père. Elle entra en religion à l'âge de neuf ans...! Ce n'était cependant ni violence, ni caprice, ni sensibilité, ni imagination : c'était une inclination profonde et surnaturelle, qui devait persister et toujours grandir dans le même sens, marque bien évidente de l'intervention de l'Esprit de Dieu. N'est-ce pas cet Esprit qui, dès l'âge de treize ans, inspirait l'homonyme et la pa-

trone de notre sainte, la sainte petite martyre Agnès : « Elle n'a que juste la place pour recevoir le coup de la mort, disait d'elle, comme attendri, le grave saint Ambroise, et déjà elle a de quoi vaincre la mort ». Vie religieuse ou martyre, n'est-ce pas tout un pour l'Esprit qui souffle où il veut ? De fait, dès ce moment, sa mort au monde est absolue, son oraison continuelle, sa piété pour le Père qui est au ciel, toute confiante et toute tendre.

Chose étonnante, cette enfant est aussi complète que pieuse. Les facultés pratiques, et même de gouvernement, ne lui manquent pas. Tels, certains enfants, élevés de près à l'école de leur père, et qui, de bonne heure, manifestent des qualités sérieuses qui conviennent plutôt à l'âge mûr, ainsi cette petite servante du Roi Éternel. A quatorze ans, les religieuses la regardent déjà comme leur petite mère. On lui confie la procure de son monastère et sa gestion est signalée par une sage entente de toutes choses. A quinze ans, la voilà abbesse d'un couvent voisin !

Jusqu'à la fin de sa vie elle sera supérieure. Il semble que le Maître et Gouverneur de toutes choses ait voulu marquer à la ressemblance de sa Paternité cette pieuse enfant qui n'avait pour ambition que de vivre sous sa dépendance filiale.

Le type absolu de la piété filiale envers le Père, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'union intime avec Jésus-Christ se résoudra toujours en un sentiment plus profond de respect et d'amour pour le Père, car l'union produit la ressemblance. Mais qui donc fut plus que sainte Agnès en union profonde et presque familière avec Jésus? Il est difficile à une langue humaine de redire, sans les trahir, la délicatesse et l'élévation de ces unions surnaturelles. La sainte Église, qui pour cela a grâce et mission, n'a pas hésité de faire un épithalame de l'office qui est consacré à la mémoire de sainte Agnès :

*Magnæ dies lætitiæ,
Venerunt Agni nuptiæ
Et Agnes Agnum sequitur
Sponsoque sponsa jungitur.*

Que l'on évoque donc les sentiments de piété filiale du Fils de Dieu, que l'on se rappelle l'incomparable prière à son Père que nous a conservée saint Jean (c. xvii), et que l'on ne craigne pas, toutes proportions gardées, d'en mettre l'expression et le sentiment pieux sur les lèvres de l'épouse du Christ.

Saint Thomas qui, selon son habitude, voit chacun des Dons du Saint-Esprit s'épanouir dans l'une des Béatitudes évangéliques, hésite pour le don de piété entre la Béatitude des affamés de justice et celle des doux¹, et il finit par laisser aux différents caractères des saints le soin de déterminer ce choix. Il n'y a pas de doute pour la bienheureuse Agnès. C'est la douceur qui préside aux actes de sa piété envers le Père, douceur à l'égard des sœurs qu'elle gouverne, pour les pauvres qu'elle sert, pour les voyageurs qu'elle hospitalise, pour les pécheurs qu'elle convertit. Dieu reconnut la douceur de sa servante en entourant sa mort de phénomènes significatifs. « Un parfum très

1. *Somme théologique*, 2^a 2^æ, q. 121, a. 2.

doux » se répandit autour d'elle. « Jusqu'aux linges trempés des sueurs de l'agonie, tout exhalait une odeur d'encens dont la cellule était remplie¹. » Odeur d'encens, parfum très doux, — piété, douceur, — sainte Agnès tout entière est là.

*
* *

C'est en faim et soif de la justice, tout au contraire, que se retourne et se fond le don de piété en saint Pie V. Guerre et culte, ce sont les aspects saillants de son activité. L'esprit guerrier naît chez lui de la piété ; car la guerre qu'il déclare, c'est la guerre sainte, la guerre contre l'infidèle du dehors qui menace de tout envahir, la guerre contre l'infidèle du dedans qui menace de tout corrompre. L'esprit cultuel naît chez lui d'une piété profonde : c'est la grande liturgie de l'Église dont il entreprend la réforme ; c'est surtout la prière pieuse par excellence, la

1. *Sainte Agnès de Montpolilien*, par le R. P. Boitel, Desclée, 1898.

prière dont les *Ave* multipliés entremêlent le nom de la Mère de la grande famille chrétienne, de la Vierge Marie, au nom du Père qui est au ciel. C'est le saint Rosaire.

L'office que lui consacre l'Église est tout rempli de cette alliance entre la justice qui sait faire appel à la guerre et la piété qui vit de la prière. Le capitule des premières vêpres en est comme le programme : « Dieu t'entourera de la *Cuirasse* de la justice et mettra sur ta tête la *Mitre* d'un honneur éternel : il montrera ta splendeur à tout ce qui est sous le ciel, car voici le nom que te donnera Dieu lui-même : La paix de la Justice et l'Honneur de la Piété¹. »

Aux Matines, les figures à la fois religieuses et guerrières de l'Ancien Testament se pressent : c'est Moïse sur la montagne, étendant les bras au-dessus des Amalécites subjugués, frappante image du saint Pape priant, avec toutes les confréries du saint Rosaire, le jour de la bataille de Lépante.

1. Baruch, v.

C'est saint Michel terrassant le dragon, image de l'angélique pontife, qui ne prend le nom de Pieux que pour combattre l'impie. On entend comme s'entre-choquer des bruits de bataille au milieu de ces mâles louanges : le zèle de sa foi est un zèle de guerrier ; son espérance forte comme une armure ; sa charité ne redoute pas la multitude de ses adversaires.

Les Laudes rattachent à la piété du nom qu'il a choisi son gouvernement prudent et réparateur, sa justice dans la répression des vices, la constance, la continence, l'abstinence, la tempérance, toutes les vertus par lesquelles il remportait sur lui-même ses plus belles victoires.

Il est le Prince de ses frères, le soutien de son troupeau, la force de son peuple, dit le capitule de Sexte ; le capitule de None, lui répondant comme un écho, livre le secret de sa puissance : c'est que de tout son cœur il a loué son Sauveur et aimé son Dieu.

Et l'oraison de la fête, résumant et entrelaçant dans sa supplication les deux aspects

du grand saint, s'exprime ainsi : O Dieu qui, pour écraser les ennemis de ton Église et pour restaurer ton divin culte, a choisi le bienheureux Pie comme pontife souverain, fais que nous soyions défendus par sa protection et que nous adhérions à ton service, de sorte qu'après avoir vaincu nos ennemis nous jouissions de la perpétuelle paix. Amen.

*
* *

Le don de Piété ne pouvait se manifester de la même manière dans la petite sainte de Montepulciano et dans le pape guerrier du Rosaire : « L'étoile diffère de l'étoile par la clarté. » A son tour, le vicillard centenaire qui vit sa jeunesse religieuse commencer vers sa cinquantième année, le savant voué aux études solitaires, qui ne prit un instant le gouvernement de son Ordre que pour le résilier aussitôt, ne saurait être pieux à la manière d'un rude soldat du Christ ou d'une petite religieuse. Ce qui caractérise saint Raymond, c'est le culte de la famille chrétienne consi-

dérée, non plus dans son Chef divin ou sa Mère bénie, mais en elle-même, dans son esprit, dans son histoire, dans ses glorieux souvenirs.

Qui n'a rencontré sur sa route un de ces vieux savants, qui mettent tout leur cœur à chercher, à découvrir, à classer, à publier les documents qui rappellent la vie et les gloires de leur patrie, de leur province, de leur ville, de leur hameau, de leur famille religieuse ou terrestre? Ce culte studieux des papiers de famille n'appartient-il pas, à sa manière, à la piété?

« Celui-là cherche avec piété, dit saint Augustin, qui vénère la Sainte Écriture et ne gourmande pas ce qu'il ne comprend pas encore ¹. »

C'est ainsi que saint Raymond fut pieux. Inspiré de Dieu, sur le commandement du Pape Grégoire IX, il entreprit au milieu de ses jours la collection des *Décrétales*, c'est-à-dire de tous les textes, de tous les actes, de tous

1. *Sermo in monte*, 4. Ces paroles sont tirées du chapitre où saint Augustin rattache les Béatitudes aux Dons.

les souvenirs, de toutes les dates mémorables de la vie de cette grande famille qu'est l'Église catholique. Et les cinq livres des *Décrétales* sont encore aujourd'hui, avec le Décret de Gratien qu'elles complètent, la base de la législation de l'Église. C'est d'elles que vit, en grande partie, l'ordre ecclésiastique, l'harmonie sociale dont nous, catholiques du vingtième siècle, nous bénéficions, sans nous douter de tout ce qu'il a fallu de labour pour nous l'assurer. Notre vieux frère saint Raymond est au milieu des temps, conservant le passé, assurant l'avenir, inspiré qu'il fut par un profond esprit de piété à l'égard de la famille dont Dieu est le Père et la mère Marie.

*Quidquid est alta pietate mirum
Exhibet purus niveusque morum
.....
Sparsa summorum monumenta Patrum
Colligit mira studiosus arte
Quæque sunt prisca sacra digna cedro
Dogmata juris.*

Saint Thomas, vraiment prodigue pour le

don de piété, lui découvre une troisième analogie avec les Béatitudes évangéliques. Il lui avait déjà rattaché la béatitude des doux et celles des affamés de justice. Maintenant il le reconnaît dans celle des miséricordieux¹. C'est sous ce troisième aspect que nous apparaît saint Raymond. Ne semble-t-il pas qu'il n'ait passé la meilleure partie de sa vie dans l'étude aride du Droit que pour mériter de devenir, dans la charge de Grand Pénitencier, l'organe suprême des miséricordes divines dans l'Église? C'est que la sincère piété qui l'inspire ne le rend pas moins soucieux du salut des derniers enfants de la grande famille chrétienne que des intérêts de son gouvernement général. A ce trait, comment ne pas reconnaître une fois de plus un don excellent de l'Esprit de Dieu?

1. *Summa theol.*, 2^a 2^m, q. 121, a. 2.

V

LE DON DE CONSEIL

LE DON DE CONSEIL

Pour la prudence humaine, la vie est une lutte. Les intérêts des hommes sont opposés : le bien de l'un est souvent le mal de l'autre ; plus on voit clair dans les affaires humaines, mieux on aperçoit les obstacles, les embûches, les manœuvres plus ou moins franchement avouées que recèlent, à l'endroit de nos projets les meilleurs, les contre-projets inspirés, souvent à un point de vue très louable, par les intérêts d'autrui.

Le diplomate, l'homme d'administration, l'homme simplement avisé et prudent dans la conduite de son gouvernement personnel, doivent donc, semble-t-il, consentir parfois

au malheur d'autrui, se résigner au pessimisme en fait d'hommes et de souffrances humaines.

Il n'en est pas ainsi de la Prudence inspirée de Dieu. Le Saint-Esprit assiste au Conseil insondable de la Sainte Trinité où sont tranchés de toute éternité les intérêts de l'humanité et du monde, et cependant son nom est Amour. Celui qu'Isaïe nomme le Conseiller par excellence, *Consiliarius*, débute dans sa vie publique en s'appliquant ces paroles du même Isaïe : « L'Esprit du Seigneur est sur moi ; il m'a sacré pour donner la bonne nouvelle aux pauvres, pour guérir les cœurs brisés, pour annoncer la délivrance des captifs ¹. »

Aussi saint Thomas, après saint Augustin, a-t-il cette hardiesse de rattacher la Béatitude des miséricordieux au Don de Conseil, de donner comme marque distinctive de ces prudents, dont la diplomatie est réglée directement par

1. Luc, iv, 18.

le Saint-Esprit, la pitié pour les malheureux ¹.

Saint Antonin nous apparaît comme l'incarnation même de cette prudence selon le Saint-Esprit. C'est ce dont témoigne l'Église, lorsqu'elle le reconnaît dans ces paroles de Job, qui forment la première leçon de son office : « Quand je me rendais à la porte de la cité, on me préparait un siège sur la place. La jeunesse s'écartait et les vieillards, se levant, restaient debout. Les grands cessaient de parler et posaient un doigt sur leurs lèvres. Les chefs se taisaient et leur langue demeurait inactive. L'oreille qui écoutait me rendait hommage et l'œil qui me voyait m'était favorable. Car j'avais délivré le pauvre en détresse et l'orphelin sans appui. La bénédiction du désespéré m'accueillait et j'ai consolé le cœur de la veuve. J'ai été l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père des pauvres ². » Cette scène, dans le style imagé propre à

1. 2^a 2^m, q. 52, a. 4, c.

2. Job, 29.

l'Orient, n'exprime-t-elle pas l'alliance entre la Prudence qui se fait écouter et la Miséricorde qui se fait bénir, caractéristique du Don de Conseil?

Mais suivons rapidement ces deux manifestations d'un même Esprit dans la vie de notre saint.

Prudent, avisé, diplomate, le fut-il jamais plus que ce jour où, simple adolescent, il frappe à la porte du couvent de Fiesole. D'un de ces regards clairs, que ne connaît plus l'âge mûr, l'enfant a jugé le monde, reconnu la vanité des séductions qui l'entourent dans la Cité des Fleurs. Il veut Dieu et Dieu seul. Et, comme ce marchand ayant trouvé une perle précieuse, qui vendit tous ses biens pour l'acheter ¹, notre précoce diplomate est prêt à tout donner pour être moine. Le prier du couvent, croyant éconduire ce frêle et chétif jeune homme, impropre, pense-t-il, aux observances de l'Ordre, lui a dit : « Quand tu

1. Matth., XIII, 45.

sauras par cœur ce gros volume, nous te recevrons. » Le volume en question, c'est le Décret, le Code fondamental du Droit ecclésiastique. Rien de plus rebutant pour la jeune intelligence du postulant. Cette offre entre à l'instant dans ses saints calculs. Un an plus tard, il revient avec le Décret, il demande à être interrogé ; sa mémoire est imperturbable. Il est admis.

Son génie, comme docteur, date peut-être de ce premier effort intellectuel. « Avant tout il est moraliste, dit son biographe ¹. Si, dans sa *Somme théologique*, il s'occupe du dogme, c'est pour y puiser ses principes de morale. En quatre tableaux successifs, qui forment les quatre parties essentielles de son ouvrage, il montre au premier plan l'âme humaine dans sa noblesse primitive, sa destinée immortelle, ses dons, ses puissances. Puis, sur ces coups de pinceau étincelant de lumière, il jette l'ombre du péché : ses causes, ses désordres, ses hontes, c'est la seconde partie.

1. *Saint Antonin*, par le R. P. Mortier, p. 27.

Poursuivant sa route, il le suit dans toutes ses ramifications, en montre la laideur dans toutes les conditions où l'homme peut se trouver, traçant à chacun, d'une main sûre, la ligne du devoir vis-à-vis de Dieu, de soi-même et d'autrui; et il termine en indiquant le chemin qui seul ramène l'âme égarée et déchue à sa noblesse primitive : la grâce de Dieu, les dons du Saint-Esprit et la piété envers la Sainte Vierge. »

« Même dans ses *Chroniques*, qui sont un des premiers essais d'histoire universelle, saint Antonin reste moraliste; ce qu'il suit dans l'histoire des peuples, ce qu'il voit et montre du doigt, c'est l'action souveraine, directrice et bienfaisante de la divine Providence. »

Cette orientation pratique de son esprit le destinait aux charges administratives. Prieur de Saint-Marc, il sut marquer son gouvernement du cachet d'une prudence supérieure. Doué du sens des réalités, il regarda toujours le but surnaturel comme la réalité suprême. Un exemple entre mille. Son premier acte

d'administration fut la reconstruction de son couvent. « Côme de Médicis fut le caissier, saint Antonin l'architecte. Habitué à la splendeur de ses palais, riche, le montrant volontiers, Côme voulait bâtir à son saint ami un vaste et confortable monastère. Le Prieur fut intraitable. Il fit le plan, donna les mesures, et en surveilla l'exécution pour éviter les surprises de son caissier ¹. » Le résultat fut ce cloître si religieux de Saint-Marc, où l'élégance et la simplicité de la ligne le disputent à la bonne entente des lieux réguliers, avantages dont on ne dira jamais assez l'importance. Si les cellules sont trop étroites, comme on l'a dit justement², n'oublions pas que, par ordre du saint, chacune d'elles s'enrichit d'une fresque d'Angelico, radieuse ouverture sur les horizons infinis du ciel.

Il faut nous hâter. Saint Antonin est devenu archevêque de Florence. Lequel louer davantage de la mesure de son gouvernement habi-

1. *Saint Antonin*, p. 8.

2. *Ibid.*

tuel ou de la vigueur de ses coups d'État? Ami des Médicis, il sait défendre contre eux, en républicain intègre, les droits de la Constitution et du peuple, non moins que ceux de l'Église. Déjà dans sa cellule du couvent de Saint-Marc, Côme venait, durant la nuit, s'entretenir avec lui des affaires de la République. Maintenant des missions officielles lui sont confiées. Il s'en acquitte avec dextérité. « Sa sainteté ne nuisait pas à son habileté dans les affaires, et ses compagnons pouvaient écrire à la Seigneurie que son ambassadeur faisait merveille et avait conquis l'estime et la sympathie universelles ¹. » Aussi la postérité ne le connaîtra plus que sous le nom d'Antonin le Conseiller, *Antoninus Consiliorum*.

Postulant, professeur, prieur de Saint-Marc, archevêque de Florence, conseiller des Médicis, ambassadeur de la République, saint Antonin reste constamment égal à lui-même. Son caractère pratique se développe et grandit

1. *Saint Antonin*, p. 21.

avec une suite, une unité impeccables. N'est-ce pas là l'activité d'une âme conseillée par le conseil d'En-Haut? *Motio mentis consiliatæ Ab alio consiliante*, dit saint Thomas ¹. Dieu meut chaque être selon sa nature : il meut le corps dans l'espace et l'ange dans le temps ; pourquoi n'agirait-il pas selon le tempérament des prudents de ce monde qui se confient à sa direction ²? Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que l'activité des saints, encore qu'elle emprunte les formes de la prudence humaine, apparaisse supérieure à l'incertaine diplomatie des hommes, de toute la supériorité des conseils de Dieu ³? Voilà le secret de saint Antonin : en son cœur réside le Saint-Esprit, c'est lui qu'il consulte, et il pourrait répondre aux prudents de ce monde comme une autre héroïne, inspirée elle aussi de même sorte, quoique dans une vocation bien différente : « Vous avez été à votre conseil, et moi aussi, j'ai été au mien ».

1. 2^a 2^m, q. 52, ad 1^{um}.

2. 2^a 2^m, q. 52, a. 1, c.

3. *Ibid.*, ad 3^{um}.

Or, ce qu'il a surtout puisé dans le conseil de Dieu, c'est la pitié pour les malheureux. D'où vient cela?

Donnez-moi un homme d'une vraie prudence, non pas de cette prudence mesquine qui se butte aux petits côtés des choses; et que ce prudent de grande envergure aille jusqu'au bout de lui-même! Il ne tardera pas à se rendre compte qu'une foule de choses le surpassent. *Cogitationes hominum timidæ et incertæ providentiæ nostræ*. Qui n'a pas été jusqu'à ce point fait douter de sa perspicacité. Combien plus cela est-il vrai de la prudence surnaturelle, de cette prudence qui a la prétention de déjouer, par une sainte politique, les ruses, les embûches, toute cette diplomatie incessante du mal, qui tend à arrêter les hommes sur le chemin de la Béatitude éternelle?

En face d'un adversaire si puissant, si persévérant, si délié, ce serait peu qu'un talent extraordinaire, qu'un génie même. Pour parer à tant de maux, pour nous assurer, et à ceux dont nous avons la charge, le bénéfice d'une marche sûre vers le but suprême, ce

n'est pas assez d'un homme : il faut absolument Dieu ¹.

Mais, comment mettre Dieu dans ses vues ? La même haute prudence qui nous a fait reconnaître la nécessité de nous adresser aux conseils de Dieu pour nous gouverner surnaturellement, nous en indique le moyen. Si vous voulez qu'on vous pardonne, a dit Jésus-Christ, pardonnez ; si vous voulez être aidé par Dieu, aidez vos frères malheureux.

C'est par cette belle doctrine, mise en lumière par saint Augustin, que s'opère la transition du don de Conseil à la Béatitude de la Miséricorde. Sans doute l'obligation d'être miséricordieux reste dans son fond un devoir de charité. Mais, à un autre point de vue, au point de vue d'une prudence achevée parce qu'elle est divine, elle apparaît comme dictée par le souci élevé, pur, bien entendu, des intérêts qui nous sont confiés. *Et ideo specialiter dono Consilii respondet beatitudo Misericordiæ non sicut elicenti, sed*

1. 2^a 2^æ, ad 1^{um}.

*sicut dirigenti*¹. En Dieu la tête et le cœur ne sont pas forcément opposés. Aimer les malheureux, c'est l'inspiration d'un cœur animé par la charité, c'est aussi de la meilleure politique. Car le bonheur des miséricordieux, c'est, dit Notre-Seigneur, qu'ils obtiendront miséricorde. « Comme il voit juste, dit saint Augustin, celui qui, désirant être aidé par Dieu, aide lui-même les autres moins puissants que lui²! »

Quelle différence entre le pessimisme sans cœur du politique et cette prudence qui se résout, sans perdre son caractère, dans le sentiment le plus large, le plus cordial! Quelle distance entre la bienveillance indulgente et molle du diplomate vieilli et cette compassion active inspirée par le Conseil d'En-Haut! C'est toute la distance de l'homme à Dieu. Et c'est toute la différence des Médecis et d'Antonin!

Non loin de la Seigneurie aux écrasants

1. 2ⁿ 2^{re}, q. 52, a. 4, c.

2. *De Sermon. Dom.*, lib. I.

remparts, où seuls pénètrent les grands de ce monde, le Sénat, les Cinq-Cents, le palais de l'archevêque, dépouillé par lui-même de son luxe, est ouvert à toutes les infortunes. Un évêque, vêtu d'un vêtement grossier comme celui des pauvres, les accueille. Sur son lit « une couverture si étriquée, si misérable qu'un gentilhomme en eut pitié et lui en donna une autre plus belle et plus chaude ¹ ». Il la vendit pour ses pauvres. Rachetée et de nouveau offerte au saint, il la vend jusqu'à trois fois. « Souvent plus d'un haut personnage doit attendre que le saint homme ait consolé de simples mendiants ². » Grâce à cette facilité d'accès, un homme, dont il avait réprimé les excès, essaie un jour de l'assassiner dans sa cellule. Le poignard heureusement dévie ³. Il donne tout ce qu'il a et sa charité, devançant son siècle, lui inspire de fonder une œuvre pour secourir les pauvres

1. *Saint Antonin*, p. 16.

2. *Ibid.*, p. 18.

3. *Ibid.*, p. 19.

honteux¹. *In miseros misericors, plus quam mitis in humiles*² : compassion et douceur, tels sont les deux traits qui résument le saint archevêque dans ses rapports avec les misérables, et tel est chez lui l'aboutissant de l'intelligence la mieux douée du côté pratique de l'esprit et des qualités diplomatiques.

Exemple précieux pour nous. Tous, nous avons un petit gouvernement extérieur à administrer : il consiste à tout le moins dans nos relations avec ceux qui nous approchent, dans le soin de certains intérêts, dans la direction de certaines personnes : l'esprit pratique a nécessairement une part dans notre vie. Voulons-nous être pratiques jusqu'au bout, il faut l'être surnaturellement. Et dès lors, comme saint Antonin, il convient d'obtenir de Dieu qu'il nous aide, en pardonnant à nos frères dans une commune

1. P. 27.

2. Office de saint Antonin.

misère, en les aidant de nos ressources lorsque nous le pouvons ¹.

Si nous le faisons, Dieu nous inspirera son conseil; car il se fait une loi d'aider ceux qui auront secouru les infortunés. Notre vie se déroulera au-dessus des préoccupations mesquines, des sentiments peu chrétiens, qu'engendrent le cours de la vie quotidienne, le choc fatal des personnalités, l'opposition des intérêts et des vues même les plus réfléchies, parfois les plus surnaturelles. Nous planerons. Les anges, dit saint Thomas, consultent Dieu sans cesse. C'est leur vie que ce simple regard sur la volonté divine chaque fois qu'ils vont agir et durant leur action même². Ce peut être aussi la nôtre. Saint Antonin nous apprend par son exemple que nous aussi, nous pouvons donner à notre vie l'unité, la prudence, la sagesse surnaturelles des vues, pourvu que nous ne séparions pas les deux actes du don de conseil, et qu'acceptant la conduite

1. 2^a 2^æ, q. 52, a. 4, ad 1^{um}.

2. 2^a 2^æ, q. 52, a. 3, c.

de Dieu pour notre utilité, nous remplissons la condition qu'elle nous suggère : une compassion vraie, surnaturelle, effective pour nos compagnons de route, condamnés aux mêmes tristesses, aux mêmes labeurs que nous, durant ce grand voyage qui nous achemine tous vers l'éternité.

VI

LE DON DE SCIENCE

LE DON DE SCIENCE

SAINT DOMINIQUE

SAINT HYACINTHE

Le don de l'apôtre n'est pas le don du docteur.

C'est une science impersonnelle qu'étudie et enseigne le docteur. Son but est la vérité pour la vérité. Il recherche dans leur source la plus haute les raisons d'être des choses ; et si, sur ces sommets, il rencontre Dieu, c'est que Dieu est la cause des causes, la raison dernière de la grâce et de la nature. En devenant par les dons la règle immédiate de l'intelligence du docteur, le Saint-Esprit ne change pas ce qui est dans la nature des

choses. Par le don de Sagesse il augmente la portée de la raison; il illumine la foi; il leur donne d'accomplir leur tâche sublime, avec une sûreté, une hauteur, participées directement de l'Intelligence divine. C'est à ce don qu'un saint Thomas devra ce jugement, divinement droit et sagace, qui l'accompagne d'un bout à l'autre de son œuvre, et aboutit à faire rayonner, sur l'ensemble et le détail de toutes les vérités, naturelles ou surnaturelles, la première Vérité, Dieu, la Trinité.

La science de l'apôtre, au contraire, ne saurait abstraire des âmes qu'elle est destinée à convertir. Ce ne sont pas toujours les vérités les plus hautes qui vont le mieux au but. Et que m'importe votre métaphysique et la recherche du dernier mot des choses, si je ne vous comprends pas? Qu'avez-vous obtenu, si la provocante et inopportune évocation d'une vérité trop crûment prônée révolte ma faiblesse? Les âmes auxquelles s'adresse l'apôtre sont plongées dans la vie pratique, dans ses erreurs intellectuelles et morales. Elles ne sont pas habituées à juger des choses

par les raisons supérieures. Il faut les prendre où elles en sont. Si vous voulez les faire monter à Dieu, ayez d'abord une exacte connaissance de ce qui les préoccupe, des maux, des erreurs où elles se débattent. Ce n'est plus en elle-même qu'il faut regarder la vérité divine quand on est appelé au ministère de l'apostolat; il faut la connaître dans ses rejaillissements sur les créatures; il faut s'attacher aux raisons qui, d'ordinaire, convainquent les âmes auxquelles on s'adresse, encore qu'elles ne soient pas les plus profondes. « Regarde attentivement, dit saint Ambroise¹, comme le Christ monte avec les apôtres et comme il descend vers les foules. Comment la foule pourrait-elle voir le Christ s'il ne descendait? Elle ne suit pas sur les sommets, elle ne monte pas sur les cimes. » Or, le don du Saint-Esprit qui communique aux âmes justes ce sens divin des choses humaines, des motifs et des raisons tirés des créatures, point d'appui nécessaire à l'apô-

1. Comment. sur saint Luc, c. vi. Évang. *Descendens Jesus.*

tre, c'est, d'après saint Thomas, le don de Science. Il diffère du don de Sagesse en ce que, au lieu de nous faire juger des choses au point de vue de Dieu, pris dans toute son inaccessible profondeur, il nous présente la lumière de ce même point de vue, réfléchi dans les créatures, tamisée, pour ainsi parler, et adaptée à l'usage de toutes les âmes de bonne volonté¹.

L'apostolique saint Dominique était destiné à représenter d'une manière spéciale ce don des Apôtres. Soit que nous considérions sa vocation, les livres où il a puisé sa science, ou l'instrument de son apostolat; son ministère et sa vie tout entière nous apparaissent marqués au coin du don de Science.

Sa vocation se laisse déjà pressentir dans ce lointain épisode de sa vie d'étudiant. Une famine ravage Palencia. Dominique vend ses livres, son trésor, en disant : « Comment étudier sur des peaux mortes tandis que des

1. 2^a 2^{ae}, q. 9, a. 2.

hommes meurent de faim! » Qu'un jour, un fléau plus redoutable, le fléau de l'erreur qui empoisonne les âmes, se révèle à un cœur ainsi disposé d'En-Haut, toute la science qu'il a acquise durant les vingt années de sa silencieuse préparation s'adaptera comme d'elle-même à les sauver. Voyez-le dans cette nuit où se révèle à lui l'appel divin, dans cette discussion avec son hôte de Toulouse qu'il s'efforce de convertir. Le même Esprit qui tirait de son cœur compatissant le cri de la miséricorde pour les affamés, l'anime maintenant à « donner la science du salut à son peuple ». Il cherche ardemment, tout en l'entretenant, quelles raisons lui sont accessibles; il s'informe de son état intellectuel et moral; il voudrait découvrir l'idée commune, la vérité admise de part et d'autre, rayon de Dieu conservé dans un esprit dévoyé, sur laquelle il s'appuiera pour remonter à la lumière. Il vendrait à coup sûr, en ce moment, comme *des peaux mortes*, toute la science acquise par le travail et la méditation de vingt années, pour trouver le mot qui porte, la parole dé-

cisive qui délivrerait et rassasierait cette âme.

Cependant la science ne saurait s'alimenter sans livres. Il est une manière de comprendre l'étude qui n'est pas stérile, et il est des livres qui se prêtent davantage aux inspirations du don de Science. Quels étaient donc les livres de saint Dominique ? Ses historiens en ont nommé trois.

Ce sont d'abord les Épîtres de saint Paul, de l'apôtre par excellence. Or, n'est-ce pas un des livres où le don de Science éclate davantage ? Où trouver une connaissance plus approfondie, un sentiment plus vécu des misères de l'homme sans Dieu et des causes qui l'empêchent de remonter à Dieu. Si quelquefois l'Apôtre « parle sagesse pour les parfaits », combien plus souvent ne « diminue-t-il pas sa voix », de crainte d'effrayer les petits ? Et quels élans superbes lorsque, chargé des âmes dont il a pris sur lui, dans la compassion de son cœur, toutes les infirmités, il s'élève, avec elles vers Dieu, puisant, dans la

pauvreté même dont souffrent les créatures, la raison de leur affranchissement. Que de fois saint Dominique dut relire ces paroles : « J'ai regardé toutes choses comme du fumier pour gagner le Christ. » Avec quel accent ne devait-il pas répéter le cri de son maître préféré : « Je suis certain que ni la vie, ni la mort..., ni les choses présentes, ni les futures, ni la force, ni la grandeur, ni aucune créature ne pourra me séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ. » Quelle lumière sur leur vie, pour les âmes qui entendaient une parole si profondément pénétrée de la vanité des choses qui les retenaient dans les vices de la chair ou les erreurs de l'esprit !

Son second livre était l'Évangile de saint Matthieu, c'est-à-dire l'Évangile de l'humanité de Notre-Seigneur, celui où notre Sauveur est descendu davantage à notre portée. Il en prêchait les divines pitiés, les guérisons sans nombre, les miséricordes immenses. « Vous lierez les enseignements de la loi comme une banderole dans votre main et ils s'agiteront sans cesse devant vos yeux. »

C'est là un précepte du Deutéronome que saint Thomas rattache au don de Science ¹. Ainsi fait, à la lettre, saint Dominique sur la route où il marche seul, son saint Matthieu à la main; ses compagnons le voient faire des gestes fréquents, comme s'il voulait écarter un obstacle qui le détourne de ses méditations, « et ils attribuaient à cette méditation familière des textes saints l'intelligence merveilleuse qu'il en avait acquise ».

Le troisième livre de saint Dominique était un livre à part et qui ne ressemblait pas aux deux autres. Un jour qu'on lui demandait où il avait appris tout ce qu'il savait : « Mon fils, répondit-il, je n'ai pas d'autre livre que celui de la divine charité. » C'est à elle, en effet, qu'il faut remonter pour trouver le secret d'une science divinement cordiale, comme celle dont toute sa vie est empreinte. Pour acquérir cet accent, il faut revivre notre science au sein même de cette aspiration puissante vers Dieu et vers les âmes en Dieu, que

1. 2^a 2^e, q. 16, a. 2.

le Saint-Esprit, qui nous est donné avec elle, répand en nous ; il faut imprégner nos idées et notre parole de ce besoin du bien divin, déposé au fond du cœur de tous les chrétiens ; il faut sentir et vivre ce besoin pour soi et pour ceux auxquels on va parler. Alors c'est le Saint-Esprit lui-même, caché dans cette aspiration animée de son souffle, qui parle dans l'apôtre. Et tel fut le secret de la science de notre bienheureux Père.

Le sceau du don de Science se retrouve encore dans le grand instrument de l'apostolat de saint Dominique : *le Rosaire*. Ce qui fait du Rosaire un levier si puissant, c'est son point d'appui, choisi avec une merveilleuse connaissance de l'organisation de notre nature humaine. Le Rosaire vient nous prendre où nous nous débattons, dans des joies mondaines, parfois dangereuses, dans des tristesses souvent déraisonnables, quelquefois accablantes, presque toujours mal supportées ; dans des espoirs terrestres de toute nature. La joie, la tristesse, l'espérance, ce

sont bien là les trois rivages que notre âme agitée va battre tour à tour. Dominique l'a compris, et dans ces trois sentiments, avec une justesse de coup d'œil admirable, il a vu renfermée toute la vie humaine. Alors, doucement, il a élevé cette pauvre vie vers des joies, des tristesses, des espérances meilleures : il ne nous écrase pas de la splendeur du Sinaï ou du Thabor. Il nous attire par le spectacle de joies saintement comprises, de tristesses divinement supportées, d'espérances véritables. Sans nier les troubles de l'âme, il les apaise, il les transforme, il les élève peu à peu. Et les prières suaves du Notre Père et de l'*Ave Maria* s'élèvent cependant comme une musique d'amour, qui, à chaque reprise, accentuerait son insistance. Quelle science des choses divines, du cœur humain et du secret de leur adaptation il a fallu, pour composer le Rosaire ! Qui donc a su aux besoins les plus humains proportionner les remèdes les plus divins, et réunir les uns aux autres, par le lien le plus efficace et le plus consolant, la prière, et quelle prière ! Qui,

sinon le disciple inspiré de Celui, qui, étant Dieu et ayant créé l'homme, sait à la fois tout ce que Dieu peut être pour l'homme et quel besoin l'homme a de Dieu?

Ainsi, dans toute la vie de notre bienheureux Père, nous retrouvons « cette manière de comprendre et d'expérimenter les créatures, qui fait qu'on les méprise dans leurs séductions, qu'on les aime avec modération en les ordonnant à Dieu¹ », caractéristique du don de Science. Mais un signe plus frappant, définitif si l'on ose dire, de cette appropriation, nous est donné par un autre don de notre saint : le don des larmes.

Saint Thomas rattache au don de Science la béatitude des larmes : Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés. La raison qu'il en donne est remarquable. La science diffère de la sagesse en ce qu'elle s'attache, pour juger des choses, à des raisons humainement accessibles, tandis que la sagesse remonte jusqu'aux raisons dernières

1. Joann. a S. Thom., q. 70, disp. 18, art. 4, n° 57.

des choses. Or, quand on voit les raisons dernières des choses, qui sont en réalité la volonté, la providence, la sagesse, la bonté de Dieu, il en résulte pour l'âme un effet de calme, de sérénité, de pacification. C'est pourquoi la béatitude des pacifiques sera rattachée au don de Sagesse. Mais lorsque c'est la science des choses créées que l'on prend pour point de départ, encore que leur connaissance révèle un rayonnement qui vient de Dieu, leurs imperfections sont si nombreuses, le mal l'emporte si souvent sur le bien, que c'est invinciblement avec larmes que l'on envisage la triste situation où l'on se trouve et où s'agitent nos compagnons de voyage. La science des choses humaines est mère de toutes les tristesses : plus cette science est profonde, plus abondantes sont les larmes qu'elle fait verser : car c'est la science de nos misères¹. L'Ecclésiaste pleurait sur la vie humaine qu'il avait percée à jour. L'Apôtre, inspiré du don de Dieu, pleure à son tour en sentant au

1. 2^a 2^e, q. 9, a. 4.

milieu de quelles misères se trouvent les âmes qu'il veut sauver.

Or, saint Dominique pleurait souvent. « Il avait une charité si grande pour les âmes, dit un des témoins dans le procès de sa canonisation, qu'elle s'étendait non seulement à tous les fidèles, mais aux infidèles et à ceux-là mêmes qui sont dans les douleurs de l'enfer, et il versait pour eux beaucoup de larmes. » Il pleurait souvent en chaire, « et généralement il était rempli de cette mélancolie surnaturelle que donne le sentiment profond des choses invisibles ». Quand il apercevait de loin les toits pressés d'une ville ou d'un bourg, la pensée des misères des hommes et de leurs péchés le plongeait dans une réflexion triste, dont le contre-coup apparaissait aussitôt sur son visage ¹. » — « Il offrait le saint sacrifice avec une grande abondance de larmes... Lorsque le cours des cérémonies lui annonçait l'approche de Celui qu'il avait aimé de préférence dès ses jeunes années, on s'en

1. *Vie de saint Dominique*, par le P. Lacordaire.

apercevait à l'émotion de tout son être; une larme n'attendait pas l'autre sur son visage rayonnant¹. »

Nous pourrions multiplier ces traits. La physionomie de saint Dominique doit à ce don spécial des larmes, qui est l'aboutissant du don de Science, son caractère particulièrement émouvant. Ce saint est un savant qui pleure. Nous connaissons les larmes du repentir et les larmes de l'amour; ici nous avons les larmes d'un homme, qui, ayant profondément pénétré, grâce à un don intellectuel éminent, dans la science vraie du monde, des hommes et de Dieu, à la vue de cette misère et de cette bonté, passe en promenant sur le monde un regard où l'attendrissement le dispute à la sérénité, et la tristesse de la terre aux consolations du ciel.

Ainsi le représentent les marbres de son tombeau, les images traditionnelles, le pinceau d'Angelico. Mais c'est à ses enfants qu'il appartient d'être les copies vivantes de l'intradui-

1. *Vie de saint Dominique*, par le P. Lacordaire.

sible expression du bienheureux patriarche.

Tel fut très spécialement ce disciple préféré, le grand apôtre de la Pologne, saint Hyacinthe. Il l'avait de ses mains revêtu de l'habit de l'Ordre. Dans saint Hyacinthe, nous rencontrons le même amour de la science sacrée, le même culte de la très Sainte Vierge, le même zèle pour le salut des âmes, le même regard sur les hommes, triste et consolé, triste par la compassion qu'il éprouve à la vue de leurs misères, consolé par la science des divines miséricordes. Quelque chose du Père a passé dans l'âme du fils avec l'habit dont il l'avait revêtu. Il semble que la Mère du Sauveur, la Vierge aimée de saint Dominique, ait voulu consacrer cette filiation en recevant saint Hyacinthe au ciel le jour même où l'Église célèbre sa propre entrée au ciel et sa glorieuse Assomption.

Mais ce ne sont pas seulement les saints canonisés, ce sont les simples fidèles que saint Dominique invite à reproduire les caractères de sa sainteté. Quelle que soit la part que notre vie fasse à la science, n'eussions-nous

pour lot que le catéchisme et l'expérience des hommes et des choses qu'apporte avec elle la vie, rappelons-nous qu'une telle science peut devenir l'instrument du Saint-Esprit. Il y a en nous un courant intime, une tendance profonde qui, issue de Dieu, nous ramène à Dieu. Prenons conscience de ce mouvement qui est l'âme de notre vie, et demandons au Dieu, qui demeure en nous, de le tourner en connaissance chaque jour plus approfondie de ce que nous sommes et de ce qu'est Dieu. C'était la prière de saint Augustin : « Seigneur, que je me connaisse et que je vous connaisse : que je me connaisse pour me haïr, que je vous connaisse pour vous aimer ! »

Voilà la véritable science ; la science complète ; la science des saints. Elle n'est pas sans tristesse pour la nature. Mais la sainte figure de notre bienheureux Père nous dit qu'elle a aussi ses consolations. Elle nous apparaît comme la vivante vérification de la parole du Sauveur :

« Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés. »

VII

LE DON D'INTELLIGENCE

LE DON D'INTELLIGENCE

Au commencement de ses visions, rapporte le vénérable Raymond de Capoue, Notre-Seigneur apparut à Catherine pendant qu'elle faisait oraison et lui dit : « Sais-tu, ma fille, ce que tu es et ce que je suis ? Si tu apprends ces deux choses, tu seras heureuse : tu es celle qui n'est pas, et moi je suis Celui qui suis ¹. »

Ce trait nous livre, croyons-nous, la caractéristique du don que le Saint-Esprit a fait à notre sainte sœur. Ce don, c'est le don d'Intelligence.

Il y a quatre dons intellectuels : la Science,

1. Trad. Cartier, I, 10.

la Sagesse, le Conseil, l'Intelligence. Les premiers prennent en nous la forme du travail de l'esprit humain, du raisonnement; le don d'Intelligence se présente comme une simple intuition, comme une vue de l'esprit qui perce les apparences; sous la lettre, sous les symboles, pénètre le sens caché et, de toutes choses, fait jaillir la pensée latente¹.

« L'âme quittant donc le raisonnement, écrit Bossuet, se sert d'une douce contemplation qui la tient paisible, attentive et susceptible des opérations et impressions divines, que le Saint-Esprit lui communique : elle fait peu et reçoit beaucoup : son travail est doux et néanmoins plus fructueux. » Quel est ce travail? — « Une simple vue, regard ou attention amoureuse en soi vers quelque objet divin². »

Voilà sans doute pourquoi Dieu a choisi, dans notre Ordre, une sainte et non pas un saint, pour personnifier d'une manière plus spéciale, (nullement exclusive d'ailleurs,) le don d'Intelligence. Aux hommes, chez qui la

1. 2^e 2^m, q. 8. a. 1.

2. Manière courte et facile pour faire l'oraison en soi.

rigueur du raisonnement est la note intellectuelle dominante, les dons qui se rattachent à la raison : à saint Dominique la Science, à saint Thomas la Sagesse, à saint Antonin le Conseil. A une femme, nature plus intuitive, plus spontanée, plus instinctive, le don qui tient davantage de l'instinct, du sentiment, car si les propositions se concluent, « les principes se sentent... ».

La nature sans doute, ne saurait, par elle-même, connaître intuitivement la Vérité de Dieu, principe des principes, qui s'est défini lui-même : Je suis Celui qui suis. Mais pourquoi ce Dieu qui met sa gloire à perfectionner la nature, afin sans doute de mieux faire ressortir par la comparaison l'éclat de ses dons gratuits, ne se serait-il pas révélé à une sainte d'une manière appropriée aux tendances de son sexe, c'est-à-dire comme un principe dont la vérité demandait à être sentie plutôt que raisonnée, comme « *un Dieu sensible au cœur*¹? »

1. Pascal.

« Ma fille, tu es celle qui n'est pas, et moi je suis Celui qui suis. » Pas de longs discours : la parole du Christ porte sa preuve en elle-même : elle est concise, elle est lumineuse comme un principe ; on dirait une de ses sentences du divin Maître qui remplissent l'Évangile.

« Oh ! que cette courte parole est grande et que cette doctrine si simple est étendue ! s'écrie le bienheureux Raymond de Capoue. Quelle immense sagesse dans ce peu de mots ! Qui me donnera de les comprendre ? qui m'en révélera les secrets et m'en fera mesurer l'infini ? » Et, comme pour marquer par son propre exemple la différence entre le génie propre du théologien et le don de la sainte, il se répand en longs commentaires sur cette parole du Seigneur. Mais il doit s'arrêter sans l'avoir épuisée et reconnaître que tout ce qu'il pourrait dire est connu de quiconque a pénétré ces deux mots : Tu es celle qui n'est pas. Je suis Celui qui suis.

Non, le raisonnement ne saurait en mesurer l'infini. Qui donc, encore un coup, nous don-

nera de les comprendre? Apprenons-le de Bossuet : « Dieu est Celui qui est : tout ce qui est et existe, est et existe, par lui : il est cet Être vivant en qui tout vit et tout respire... Il n'y a qu'à consentir et qu'à adhérer à la vérité de l'être de Dieu : consentir à la vérité, cet acte seul suffit. Prenez garde que je dis consentir à la vérité, car Dieu est le seul Être vrai. Adhérer à la vérité, consentir à la vérité, c'est adhérer à Dieu, c'est mettre Dieu en possession du droit qu'il a sur nous. Cet acte seul comprend tous les actes ; c'est le plus grand, c'est le plus élevé que nous puissions faire¹. »

Seule l'intuition pénètre les principes : lorsque le divin se révèle à nous sous cette forme abrégée, il convient de quitter le raisonnement ; il faut, comme dit encore Bossuet, « se résoudre tout entier en un regard simple ». Ce regard simple, c'est l'œuvre du don d'Intelligence.

1. Discours aux Filles de la Visitation le jour du décès de M. Mutelle, leur confesseur.

Mais, dira-t-on, que devient, dans les clartés de l'intuition, l'obscurité de la foi? Saint Thomas se l'est demandé. Il y a, répond-il, deux sortes d'objets proposés à notre foi : il y a d'abord l'être divin et ses mystères; puis un grand nombre de vérités ordonnées à la manifestation des premières : la Sainte Écriture est pleine de cette sorte de vérités qui sont l'objet secondaire de notre foi¹.

Le don d'Intelligence peut nous donner une connaissance *parfaite* de ces dernières. Dans l'histoire de sainte Catherine, de nombreux traits en témoignent, notamment cette merveilleuse pénétration de la Sainte Écriture que dénotent tous ses écrits. Le verset le plus connu, celui-ci par exemple : *Deus in adiutorium meum intende*, devient le sujet de ses méditations réitérées. Le psaume *Jubilate Deo omnis terra* la jette en des ravissements inexprimables. Je n'en finirais pas si je voulais explorer tout ce côté intellectuel de sainte Catherine. Citons seulement un

1. 2^a 2^o, q. 8, a. 2.

fait : Quelques jours avant sa mort, elle dit « qu'à la lumière d'une foi vive, elle avait *vu et parfaitement compris*, dans son esprit, que tout ce qui arrivait à elle et aux autres venait de Dieu et avait sa cause dans le grand amour qu'il a pour ses créatures ¹ ». La lumière d'une foi vive, c'est ainsi, nous en donnerons dans un instant une autre preuve, que sainte Catherine appelle sans cesse le don qui produit les intuitions de sa contemplation. Ses propres paroles témoignent que cette lumière s'allie à l'obscurité inhérente à la foi.

Vis-à-vis de l'Être de Dieu et des mystères divins, la foi est complète. Cependant le don d'Intelligence nous fait pénétrer plus avant, selon saint Thomas, dans la connaissance du mystère même. Comment cela? C'est que, reprend notre saint docteur, c'est aussi avancer dans la connaissance de Dieu que de savoir ce qu'il n'est pas ². L'auteur de *l'Imitation* parle comme saint Thomas :

1. Cartier, III, 4.

2. 2^a 2^o, q. 8, a. 7.

« Il faut, dit-il, dépasser toute créature, vous laisser vous-même, et là, dans l'extase de l'esprit, voir, ô Créateur de toutes choses, qu'aucune créature n'approche de Vous ¹. »

Ainsi l'obscurité de la foi demeure; mais, du sein de cette obscurité, une lumière jaillit, qui, en mettant en regard de la perfection divine l'imperfection de tout ce qui est créé, donne une sorte d'intuition négative et analogique de l'inaccessible vérité.

Mais, à quoi bon essayer de définir cette divine contemplation, quand nous pouvons la constater à l'œuvre en sainte Catherine : « O abîme, ô Déesse éternelle, ô mer profonde, pouviez-vous me donner plus que vous-même?... Vous êtes la lumière qui surpasse toute lumière que vous donnez, par votre lumière, à l'intelligence, lumière surnaturelle, si abondante et si parfaite, que la lumière de la foi même en est plus éclairée. Je vois que mon âme a la vie dans cette foi, et qu'elle reçoit votre lumière dans cette lumière...

1. L. III, c. xxxi, 1.

Aussi, je vous demande, ô Père éternel, que vous m'illuminez de la lumière de la sainte Foi. Cette lumière est un océan qui nourrit l'âme tant qu'elle est en vous... Là où abonde la lumière de la foi, l'âme resplendit, pour ainsi dire, de ce qu'elle croit. O Trinité éternelle, oui, vous me l'avez fait connaître et comprendre, cette mer est un miroir que la main de votre amour tient devant les yeux de mon âme; et moi, votre créature, je me vois en vous dans la lumière de ce miroir; vous vous présentez à moi, et je reconnais que vous êtes le Bien suprême et infini, le Bien au-dessus de tout bien... la Beauté au-dessus de toute beauté, la Sagesse au-dessus de toute sagesse; car vous êtes la Sagesse même... Qui pourra s'élever vers vous pour vous remercier dignement du trésor ineffable et des grâces surabondantes que vous m'avez accordées et de la doctrine de vérité que vous m'avez révélée? Cette doctrine est une grâce spéciale au-dessus de la grâce générale que vous accordez aux hommes. »

Quelle différence entre la foi ordinaire,

toujours infirme et chercheuse ¹, et cette foi fixée, même intellectuellement, cette foi, disons le mot, *qui voit!*

Mais comment voit-elle? Il ne saurait être question d'une révélation du mystère qui transformerait le regard de l'intelligence en vision sans mélange et exclurait la foi. D'où vient donc cette lumière spéciale qui illumine le divin sans le découvrir?

C'est par le cœur, avons-nous dit, que Dieu accomplit, en cette vie, la divinisation de notre activité même intellectuelle. Le Saint-Esprit, par la charité, habite dans nos cœurs, et c'est de là qu'il fait rayonner ses dons ². N'est-ce pas déjà un effet de l'amour humain de rendre plus intense l'acte de l'intelligence appliquée à connaître l'objet que nous aimons, de lui faire découvrir dans des paroles, des gestes, des indices insignifiants, un sens caché et cependant véritable. Si l'amour a de ces instincts, de ces divinations, équivalentes par

1. *Credere est cum assensione cogitare*, 2^a 3^m, q. 2, a. 1.

2. 1^a 2^m, q. 68, a. 5. c.

la sûreté de leur diagnostic à des lumières, quand il est livré à ses propres ressources, que sera-ce d'un cœur qui est sous la dépendance de Dieu, dont le Saint-Esprit s'est constitué le directeur, le régulateur, le guide de tous les instants ! Que ces divines poussées seront infaillibles ! qu'un tel instinct est sûr ! que ces divinations sont pénétrantes ! Que la lumière ainsi répandue par le Saint-Esprit est efficace dans sa douceur ! *Veni, lumen cordium !*

« Cet acte, dit Bossuet, doit être fait sans effort, par un retour de tout le cœur vers Dieu. Il doit être, je cherche un terme pour m'expliquer, il doit être affectueux, tendre, sensible. Me comprenez-vous bien ? Mais me comprends-je bien moi-même ? Car c'est un certain mouvement du cœur qui n'est point sensible de la sensibilité humaine, mais qui naît de cette joie pure de l'esprit. Et partant, réjouissez-vous et dites seulement en tout temps : Je consens, mon Dieu, à toute la vérité de votre être ; je fais mon bonheur de ce que vous êtes ; c'est ma béatitude anti-

cipée. C'est mon paradis à présent et ce sera mon paradis dans le paradis. Amen ¹. »

N'est-pas là le fond même des discours et des œuvres de sainte Catherine que cet acte lumineux et cordial? Elle voit parce qu'elle aime. Ce n'est plus la simple connaissance de la foi : elle a aimé la vérité que lui livrait la connaissance de la foi ; elle l'a goûtée, et maintenant elle revient vers elle avec un regard changé, avec ce regard dont le prophète a dit : *Goûtez d'abord, puis regardez : Gustate et videte* ².

Mais là ne s'arrête pas le don d'Intelligence. Saint Thomas nous avertit qu'il est un don à la fois spéculatif et pratique et que son action doit se faire sentir dans notre vie. « S'il est vrai comme il l'est, dit encore Bossuet, que nous soyions d'autant plus agissants que nous sommes plus poussés, plus animés, plus mus par le Saint-Esprit, cet acte, par

1. Discours... le jour du décès de M. Mutelle.

2. Cf. Joann. a S. Th., 1^a 2^o, q. 70, disp. 18, a. 3, n^o 37.

lequel nous nous y livrons, et l'action qu'il fait en nous, nous met, pour ainsi parler, tout en action pour Dieu ¹. » Saint Thomas, dans une synthèse aussi précise qu'étonnante, a vu, dans les béatitudes de l'Évangile rapportées par saint Matthieu, cette activité des dons, et il s'est étudié à mettre en lumière la correspondance de chacune de ces béatitudes avec un don du Saint-Esprit. Au don d'Intelligence correspond celle-ci : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur parce qu'ils verront Dieu.* La purification du cœur est l'œuvre propre du don d'Intelligence en cette vie : la lumière de la vision est la récompense de cette purification méritoire, récompense, qui, tout en se faisant sentir dès cette vie, n'aura son achèvement que dans l'éternité.

Cette correspondance de l'intelligence et de la pureté est un trait fondamental de la vie de sainte Catherine. La voyante extatique est aussi le modèle des pénitentes. Et, quant à cette autre sorte de pureté du cœur qui est la

1. Disc. sur l'Acte de l'Abandon.

profession, sans mélange d'erreurs, de la foi catholique, qui l'a plus cultivée que cette ardente apôtre? Ainsi, pour mieux voir, elle purifie sans cesse son cœur par la pénitence et la fuite des préjugés mondains ; et chaque degré de contemplation conquis lui inspire l'idée d'un détachement plus grand. C'est dans son âme un travail à double action, où la lumière provoque la pureté du cœur, où la pureté du cœur cause des clartés grandissantes. En proclamant le lien qui unit le don d'Intelligence à la Béatitude des cœurs purs, saint Thomas, d'un mot, nous a révélé sa vie¹.

Doctrine consolante ! car les dons du Saint-Esprit sont déposés, avec la grâce et la charité, dans l'âme de tous les justes². C'est à nous, sous l'opération de la grâce, d'en user. Qui nous donnera cette grâce ? direz-vous. Vous l'avez déjà si vous la désirez sincèrement, car votre désir renferme la prière dont

1. 2^a 2^m, q. 8, a. 7.

2. 1^a 2^m, q. 68, a. 2 ; 2^a 2^m, q. 8, a. 4.

saint Augustin disait : Si tu n'es pas encore attiré, prie pour être attiré. A l'œuvre donc et dites : Je veux user de ce don d'Intelligence que j'espère être en mon âme par la grâce de Dieu. Sainte Catherine, aidez-moi.

Alors prenez la Sainte Écriture, de préférence l'un de ces passages que l'Église détache dans la liturgie et dont elle fait vibrer l'âme intérieure dans les mélodies du plain-chant ; ou encore, prenez les psaumes ; ou, dans l'Évangile, « les mots du Seigneur », *verba Domini*, comme disait saint Augustin, celui-ci par exemple : « Si tu connaissais le don de Dieu et quel est Celui qui te dit : Donne-moi à boire, » ou encore : « Il faut qu'il grandisse et que je diminue ». Puis, revenez vers l'hôte intérieur, vers la Trinité Sainte, présente en vous par la grâce, ou, si vous êtes à l'église, vers Notre-Seigneur présent dans le tabernacle, et considérez ces paroles que vous avez choisies comme vous parlant du Dieu que vous aimez, comme prononcées à cet instant même pour vous par le Dieu qui vit en vous. Goûtez ces paroles en cette pré-

sence. Et quand le mouvement de votre cœur se retournera en contemplation, vous découvrirez une étendue, une hauteur, une largeur, une profondeur que nous n'aviez pas soupçonnées, que la foi toute nue ne vous montrait pas, dont les seuls yeux du cœur, d'un cœur où vous devez espérer qu'habite le Saint-Esprit, vous ont donné l'intelligence ¹.

Vous remarquerez alors combien votre regard est obscurci par des imperfections auxquelles vous ne faites pas habituellement attention, par l'amour-propre, les préjugés, l'amour de vos aises, les idées fausses et antichrétiennes, et cet alliage enfin que contient l'or même de la vie pieuse. Comme à sainte Catherine le don d'Intelligence vous inspirera la sainte haine de vous-même. Et vous vous

1. Nous ne savons jamais, de science certaine, si nous avons la grâce. Mais nous devons l'espérer, si toutefois nous n'avons pas conscience d'un péché mortel et si nous servons Dieu avec bonne volonté. Le Saint-Esprit ajoute souvent, chez les âmes résolument chrétiennes, son propre témoignage à celui qui résulte du témoignage de la conscience. D'où, un état de certitude pratique, qui, tout en laissant place à la crainte, donne à l'activité du fidèle un point d'appui rassurant.

relèverez plus fort, résolu à considérer désormais « les choses douces comme amères et les choses amères comme douces », à cause de Notre-Seigneur, et pour grandir, sous la conduite de son Esprit, dans l'intelligence des consolants mystères de notre foi.

VIII

LE DON DE SAGESSE

LE DON DE SAGESSE

Dans la *Crucifixion* d'Angelico deux personnages attirent de préférence l'attention de l'âme dominicaine. Ce sont les deux saints qui se tiennent aux extrémités du groupe placé à droite de la croix. Au premier rang, à genoux, les mains étendues dans un geste de douleur et de compassion, saint Dominique. Son regard, baigné de larmes, se lève à demi vers le Crucifié, comme s'il était encore retenu par un autre spectacle, celui de la Vierge qui, de l'autre côté de la croix, soutenue par Jean, Madeleine et Marie, va défaillir. Au dernier rang, debout, les mains repliées sur sa poitrine, la

tête s'avancant comme pour mieux voir, saint Thomas d'Aquin. Son visage reflète une impression poignante et concentrée; mais il ne pleure pas, lui, il regarde : il regarde fixement le Christ crucifié; et l'émotion sourde qui l'envahit, loin de détourner sa prunelle, semble au contraire creuser son orbite, et tirer des profondeurs de son œil une flamme intense, comme au noir fond d'un volcan on voit sourdre, puissant et contenu, un bouillonnement de lave ardente.

Saint Dominique pleurant, mais le cœur partagé entre la douleur du Christ expiant pour les âmes et la douleur des âmes, qui, au pied même de la croix, commencent dans la Vierge Marie le long martyre de leur union aux souffrances du Christ, voilà bien l'Apôtre, voilà sa double vocation : contemplation cordiale et miséricordieuse communication. Voilà l'homme du Don de Science! — Saint Thomas, regardant en face l'effroyable sacrifice, et, malgré l'horreur du supplice, maîtrisant ses traits, comme pour ne rien laisser échapper, comme pour entrer plus à fond dans

le mystère, voilà le Docteur, — voilà sa vocation, non plus partagée, mais unifiée dans sa double vertu : s'absorber dans la lumière pour devenir soi-même lumineux, et, sans s'en douter, illuminer, au loin, — voilà le représentant du Don de Sagesse.

La sagesse, nous apprend-il, est d'abord une vertu intellectuelle. Par elle nous nous habituons à juger toutes choses de haut, du plus haut qu'il soit possible, du point de vue divin. Tandis que la science s'arrête aux raisons prochaines, qui ne donnent jamais qu'une demi-lumière, la sagesse, d'un bond, recourt à l'explication suprême. Le savant, pour expliquer l'harmonie de la nature, parlera des révolutions sidérales, d'orbites, de rotation, etc. ; il dit vrai, mais il ne donne pas la raison dernière. Le sage, théologien ou philosophe, fait appel à l'intelligence ordonnatrice de Dieu. D'un mot il a tout expliqué, sinon tout révélé ; car, où s'arrête la raison, le mystère commence.

Et c'est pourquoi le Saint-Esprit, qui « scrute les profondeurs de Dieu », nous associe par

un don à sa propre sagesse. Quelle différence de la vertu au don ! En quoi consistent, en effet, notre théologie et notre philosophie sinon « à puiser l'ignorance dans sa source la plus élevée ? » Que faisons-nous, nous autres théologiens, sinon de délimiter, avec plus d'exactitude que d'autres et de plus près, les bords d'abîmes noirs de mystères ou d'aveuglants soleils, inaccessibles dans leur centre au regard humain, fût-il guidé par l'obscur clarté qui tombe de la foi ? Et n'est-ce pas ce que ressentent même les âmes simples, ce dont souffrent parfois les plus intelligentes ? Par la foi, se trouver transporté comme devant un mur couvert de caractères qui nous annoncent les choses les plus sublimes et les plus consolantes, mais ne pouvoir percer la muraille qui les dérobe, — voir qu'il faut croire et ne pouvoir voir, ne fût-ce qu'un instant, ce que l'on croit de toute son âme : ô dure épreuve des intelligences, ouvertes autant que fidèles, pour qui ne pas croire serait plus douloureux que ne pas pouvoir voir !

Où donc l'as-tu trouvé, Docteur de la *Crucifixion*, cet œil, qui, fixant le mystère, ne reste pas vide, glacé, mort comme le nôtre? — qui, là où je me perds dans le vague, se met à vivre d'une vie inouïe? — d'une vie que n'a pas connue l'œil d'Archimède reflétant la joie de son Eurêka, non pas même l'œil de Newton entrevoyant pour la première fois le mystère des Cieux? Est-ce toi, Angelico, qui, dans une fugue d'imagination, as transfiguré ainsi ton modèle? Mais ce n'est pas ainsi qu'on imagine. Tu l'as donc vu. Le peintre Angélique a compris le Docteur Angélique. Voilà la vérité, pour sûr.

O toi qui t'es révélé ainsi à l'âme d'Angelico, révèle-toi par la vertu de cette sainte image à nous qui ne savons pas regarder comme toi et qui aurions tant besoin de fortifier notre foi par les illuminations des Dons. Toi qui, visiblement, pénètres les mystères du Fils de Dieu incarné et mourant sur la croix, parle, nous t'écoutons. Tes yeux, ô voyant, seront nos yeux. Toi qui expérimentes les choses divines, découvre-nous quelque chose de ces

réalités auxquelles notre cœur est suspendu et devant lesquelles cependant nos intuitions et nos raisonnements de théologiens ou de fidèles restent impuissants.

Et la fresque s'est animée. — Et, semblable au flot qui s'extravase hors du bassin profond où jaillit une source vive, j'entends répondre la voix qui jadis satisfaisait aux chères importunités du très cher compagnon, le frère Réginald :

« Mon fils, regarde ce Crucifié. C'est Dieu. C'est Dieu incarné pour nos péchés. Pour nos péchés, entends-tu ? Longtemps j'ai raisonné comme un philosophe. Il me semblait beau de voir dans l'Incarnation du Verbe le couronnement de l'univers, la gloire de l'humanité. J'étais partagé entre les saints livres qui partout me montraient la Rédemption comme étant la cause de l'Incarnation et cette sublime idée d'un monde aboutissant à un être divin, à un homme dont les pieds reposeraient sur notre terre et la sienne, mais dont la tête, mieux que le sommet des plus hautes montagnes, habiterait la lumière inaccessible

de la Dcité¹. Mais, en ce moment, tout s'éclaire à la lumière de cette croix, et je vois... La rédemption, voilà le but, le seul but. Pourquoi l'Incarnation ? Pour la Rédemption. Ce n'est pas principalement pour manifester la divine puissance qu'un Dieu s'est incarné ; ce n'est pas même pour représenter la bonté de Dieu et sa libéralité divine ; c'est pour faire éclater sa miséricorde, le plus inénarrable de ses attributs². Maintenant tout s'aplanit dans la sainte parole : « Là où a abondé la faute, a surabondé le pardon. » — « Il est venu sauver ce qui avait péri. » Si donc l'homme n'avait pas péché, il ne serait pas venu. « Otez le mal, ôtez les meurtrissures, le médecin n'est plus nécessaire. » — « O heureuse faute qui nous a mérité un tel rédempteur³ ! » — Il a fallu faire le sacrifice d'un motif inférieur ; d'une belle idée, mais qui n'était qu'une idée humaine, il m'a fallu plier une fois de plus mon intelligence sous

1. S. Thom. in 3^{um} sent. dist. I.

2. I, q. 21, a. 3.

3. III, P., q. 1, a. 3.

les dictées de la foi : et voilà que, par la foi, j'ai retrouvé la lumière, la cause la plus haute du mystère s'est révélée ; j'expliquais l'incarnation comme un homme : maintenant j'en vois le motif comme Dieu lui-même le voit. Et ce motif, ce sont nos péchés ; et c'est la miséricorde divine. C'est cette croix qui me le révèle, et voilà pourquoi je la regarde ainsi. »

Quelle leçon pour nous, philosophes et théologiens trop humains, que cette conversion intellectuelle d'un saint Thomas, que cet effacement joyeux des synthèses les plus séduisantes devant l'humble parole de l'Évangile, de l'Apôtre, des saints ! Et quelle leçon pour nous, fidèles, qui trop souvent mesurons les choses de Dieu, ses enseignements, le gouvernement de son Église, la conduite de ses ministres, aux courtes vues qui procèdent de nos prétendues lumières, de nos passions ou impressions du moment, de nos imaginations ! Ah ! nous ne savons pas assez juger de toutes choses, et particulièrement des choses de Dieu par la cause la plus haute. Nous sommes pleins de nous-

mêmes et, sinon au fond, du moins dans la pratique réelle de la vie, nous nous inquiétons trop peu, quand nous jugeons, du point de vue de Dieu. Il l'a dit lui-même : « Vos pensées ne sont pas mes pensées et vos voies ne sont pas mes voies. » Il faudrait bien cependant sortir d'une si funeste habitude ; le seul souci de la vérité l'exige.

Mais, comment donc nous élever assez pour tout considérer avec les regards de Dieu lui-même ? Une telle sagesse n'est-elle pas faite pour des êtres dégagés totalement de nos misères et de nos faiblesses comme sont les bienheureux ?

Saint Thomas va lui-même nous livrer son secret. C'est l'Esprit de Dieu seul, nous dit-il, qui sait bien les mystères divins. Par nos forces intellectuelles nous arrivons à en découvrir quelques linéaments. Mais qu'est-ce que toute notre philosophie à côté du moindre rayon qu'il plairait au Saint-Esprit de nous envoyer du sein de la pleine lumière où il habite ? Entrer en relation avec le Saint-

Esprit, voilà donc le secret de la sagesse. « Or, dit l'Apôtre, celui qui adhère à Dieu, — entendez : par la charité, — ne fait qu'un esprit avec le sien¹. » Ce qui ne signifie pas assurément que nous devenions par l'amour un même être avec Dieu, mais que, étant unis à Dieu par un sentiment profond du cœur, — non pas de notre cœur laissé à lui-même, mais de notre cœur fortifié, fixé par Dieu lui-même, — nous n'aimons que ce qu'il aime, et entrons dans une sainte et habituelle dépendance vis-à-vis de lui.

L'effet de cette dépendance effective doit avant tout se faire sentir dans la conformité de nos jugements avec les siens. Et puisque nous ne pouvons de nous-mêmes nous élever jusqu'aux conceptions de Dieu, il faudra donc que notre Dieu, pour rendre effective son amitié, nous fasse part des jugements de sa sagesse. Voilà ce que c'est que former un seul esprit avec Dieu. « C'est être instruit par son onction, comme dit saint Jean, et

1. 2^a 2^e, q. 45, a. 2.

cela en toutes choses ¹ » : ce qui veut dire que l'âme, pleine de l'amour de Dieu, se sent doucement et comme onctueusement touchée par des lumières supérieures qui l'élèvent à une hauteur de vues qu'elle ne se connaissait pas, à une pureté, à une pénétration, à une domination de son regard intellectuel qui ne semble plus être de cette terre. Tel, sur le sommet d'une montagne, le voyageur contemple toutes choses, et la mer déchaînée et les collines rugueuses, et les silencieuses forêts et les cités remplies de rumeur humaine, et sent son cœur envahi par l'indicible joie d'être pour un instant détaché du détail de la terre et de pouvoir, d'un seul regard, la dominer.

Rien de reposant comme un tel spectacle : il abonde en réflexions salutaires. La petitesse de ce qui irrite d'ordinaire nos passions nous apparaît dans toute sa réalité. L'âme qui voit de haut est du coup agrandie et pacifiée. C'est sans doute pour cela que

1. 2^a 2^m, q. 45, a. 5.

saint Augustin a rattaché au don de Sagesse la béatitude des pacifiques : « Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu ¹. » La paix n'est autre chose que la tranquillité de l'ordre. Or, celui-là seul est capable d'assurer l'ordre qui voit le détail dans l'ensemble, qui juge, d'un regard supérieur, ce qui est grand et ce qui est petit. Pour pacifier sa vie, pour pacifier la vie des autres, il est donc absolument nécessaire de s'élever au-dessus de soi, au-dessus de tous, et de se juger dans la vérité. Mais comment faire? Nous ne pouvons nous séparer de nous-mêmes et ne faut-il pas vivre dans le monde? Comment donc nous élever au-dessus de nous-mêmes? Où est la montagne où nous pourrons, d'un regard détaché et dominateur, apprécier avec vérité notre vie et la vie des autres?

Cette montagne c'est Dieu. Dieu domine, par nature, sa création : seuls, ceux-là peuvent à leur tour se dominer et juger de tout

1. 2^a 2^{ae}, q. 45, a. 6.

comme Dieu, auxquels il communique son jugement. Et voilà pourquoi la figure du Fils de Dieu fait homme nous apparaît, dans son Évangile, avec une expression unique de domination et de paix. C'est un Sage : il nous juge avec d'autres pensées que les nôtres ; des pensées, qu'il dit tout simplement, et qui sont remplies à faire réfléchir les sages de tous les temps. Mais, en nous dominant, il ne nous écrase pas ; il n'achève pas le roseau brisé ; il n'éteint pas la mèche qui fume encore ; c'est un pacificateur que ce Sage. La Divinité qui habite en lui est comme une cime, d'où il considère et juge dans leur vérité toutes nos causes de troubles et de guerre ; d'où il fait rayonner dans les âmes qui croient à sa parole l'ordre, la tranquillité et la paix. Voilà le modèle.

Il est aussi la récompense, car il a dit : « Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés fils de Dieu. » Oui, quelque chose de cette domination intelligente et sereine, de cet ordre tranquille qui caractérisent la physionomie du Fils de Dieu passera dans les sages

de la terre, et l'humanité, frappée de cette ressemblance, la proclamera à haute voix.

Voyez saint Thomas d'Aquin. Quel théologien, dans les jugements qu'il passa sa vie entière à formuler sur toutes choses divines et humaines, fit plus de cas de la cause la plus haute, s'attacha davantage à la propre pensée de Dieu? Qui fut plus sage de cette sagesse qui vient d'En-Haut? Mais quelle figure plus intelligemment serene, quelle vie plus pacifiée, quelle œuvre plus pacifiante!

Non, après l'Évangile, après l'Apôtre, il n'est pas de lecture qui donne à l'esprit l'impression de la tranquillité dans l'ordre comme celle des ouvrages de saint Thomas. Jésus voit : saint Thomas raisonne; voilà la différence, et elle est immense. Mais leurs esprits semblent — l'oserai-je dire? — apparentés! Simplicité et profondeur, universalité et fini du détail, sublimité et condescendance, ces marques de fabrique de l'Évangile, nous les retrouvons dans l'œuvre de saint Thomas,

à un moindre degré, mais à un degré éminent. Ne serait-ce pas la vérification de la loi posée par le Saint-Esprit lui-même : « Celui qui adhère à Dieu ne fait plus qu'un esprit avec lui? » Et la ressemblance de l'intelligente et serene figure du Docteur Angélique avec la physionomie intellectuelle de Notre-Seigneur, ne serait-elle pas la réalisation de la promesse de bonheur faite aux sages : « Heureux les pacifiques, car ils seront appelés fils de Dieu? »

IX

LES DONS DU SAINT-ESPRIT

DANS

LE TRÈS PUR COEUR DE LA VIERGE MARIE

LES DONN DU SAINT-ESPRIT

DANS

LE TRÈS PUR COEUR DE LA VIERGE MARIE

Salve Regina! C'est le cri qui sort le plus joyeusement du cœur de tous les enfants du bienheureux Dominique. Chaque soir, les saints et saintes de notre Ordre l'ont eu sur les lèvres. Marie est leur reine. Qu'est-ce à dire? Il ne s'agit évidemment que d'une royauté spirituelle. Mais quels dons peuvent assurer une telle royauté, sinon des dons excellents de l'Esprit. C'est par son cœur enflammé d'une éminente charité, demeure choisie entre toutes par le Saint-Esprit, que Marie règne sur des cœurs eux-mêmes rem-

plis de charité et habités par le Saint-Esprit. En elle, nous ne devons plus mettre en relief, comme dans chacun de nos saints, un don spécial. L'Épouse de l'Esprit-Saint est entrée en partage de la plénitude de tous dons. Les sept dons du Saint-Esprit émanent de son très pur cœur, et lui forment comme une gloire resplendissante et incomparable. Bienheureux de l'Ordre de saint Dominique, ornés chacun d'un don précieux mais spécial, saluez votre Reine. *Salve Regina!*

Saint Bernard avide de connaître les mystères du très pur cœur de la Sainte Vierge, se demande anxieusement comment il pourra pénétrer ses profondeurs. Il lui semble rencontrer une indication sûre dans ce mot de l'Évangile : Un homme bon tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur. Il se rappelle ensuite que le même Évangile nous a rapporté exactement sept paroles de la bienheureuse Vierge. Elle a parlé deux fois à l'ange, deux fois à Élisabeth, deux fois à son divin Fils, une fois aux serviteurs du

festin de Cana. Ce sont là, s'écrie-t-il, les sept actes d'amour qui nous livrent son trésor, ce sont les sept flammes de son cœur ! La première est celle de l'amour qui sépare, la seconde est celle de l'amour transformateur, la troisième est celle de l'amour qui se donne, la quatrième est celle de l'amour en jubilation, la cinquième est celle de l'amour qui se repose, la sixième est celle de l'amour compatissant, la septième est celle de l'amour consommateur ¹.

Ces caractéristiques des degrés d'amour du très pur cœur de la très Sainte Vierge nous paraissent correspondre aux divers dons du Saint-Esprit, bien que l'ordre accepté par saint Bernard soit peut-être susceptible de retouches, surtout en ce qui concerne la quatrième « flamme », *amoris jubilantis*, qui correspond au chant du *Magnificat*, et que nous transporterons à la septième place, comme donnant le dernier mot de ce cœur. Quoi qu'il en soit, on ne saurait trouver une base

1. *Serm. ix de Visitatione*, Office du Très Pur Cœur de la Sainte Vierge Marie. Leçons du II^e Noct.

plus authentique, pour parler des mystérieuses opérations du Saint-Esprit dans le cœur de la très Sainte Vierge, que ces paroles rapportées dans l'Évangile. Nous allons donc nous appliquer à les méditer pour en découvrir les secrets.

PREMIÈRE PAROLE : LE DON DE CRAINTE.

« L'ange lui dit : Ne crains point, Marie ; car tu as trouvé grâce devant Dieu. Et voici, tu deviendras enceinte, et tu enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus... *Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme.* »

S. Luc. I, 30-34¹.

« Ne crains point, Marie. » Ces paroles de l'ange nous mettent tout d'abord sur la voie. Marie s'était troublée à sa vue et elle se demandait ce que signifiait son salut. « Ne crains point, Marie, car tu as trouvé grâce

1. Nous avons reproduit pour tous les textes qui suivent la *version Segond*.

devant Dieu. » Et l'ange d'étaler les magnificences de la grâce divine : Elle enfantera un fils. Jésus sera grand et appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son Père. Il régnera sur la maison de Jacob éternellement et son règne n'aura point de fin. Ce message ne fait que redoubler la crainte de Marie ; mais sa réponse nous trahit la nature de sa crainte. C'est la crainte d'une enfant de Dieu, d'une Vierge chaste qui, sous l'inspiration de l'Esprit, a voué sa virginité au Très-Haut, qui s'est séparée à tout jamais, pour lui plaire, de toute espérance mondaine. Sa réponse est le cri de l'amour qui sépare, c'est-à-dire du don de crainte filiale qui rejette loin du Juste tout ce qui peut le distraire de Dieu : « Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme ? »

Bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux leur appartient. Marie est pauvre en esprit, elle s'est dépouillée de tout bien créé, y compris de cette espérance

même qui faisait battre le cœur de toutes les filles d'Israël et leur apprenait à regarder la virginité comme un opprobre, elle a renoncé au mariage, et, même après le message de l'ange, elle entend rester vierge. Aussi la béatitude réservée à ceux qui, craignant Dieu, sont pauvres en esprit va s'accomplir en elle. Le royaume des cieux est à elle, puisque Jésus, le grand roi de ce royaume, va s'incarner dans son sein.

DEUXIÈME PAROLE : LE DON DE FORCE.

« L'ange lui répondit : Le Saint-Esprit viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint Enfant qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu... Car rien n'est impossible à Dieu.

Marie dit : « Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon la parole ! »

S. Luc. I, 35-38.

Quelle transformation ! A l'hésitation inquiète a succédé la confiance absolue, la résolution de s'abandonner sans réserve à

l'action du Dieu qui peut tout, écarte tous les périls et nous conduit sûrement au but le plus inaccessible. Comment garder sa virginité et devenir mère? L'ange répond : Rien n'est impossible à Dieu. Et Marie dit : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole. Cri de l'amour transformateur, c'est-à-dire du don de force. « L'Esprit-Saint meut parfois l'esprit de l'homme, dit saint Thomas, de manière à ce qu'il accomplisse son œuvre en échappant à tous les périls qui le menacent. Lorsqu'il n'est pas au pouvoir de l'homme d'atteindre un résultat, ou d'échapper au péril,... l'Esprit-Saint qui a la conduite de notre marche vers la vie éternelle intervient, et il produit dans l'âme une assurance qui exclut toute crainte contraire. Ce don du Saint-Esprit, c'est le don de force¹. » Ce passage du saint Docteur n'est-il pas le commentaire littéral de la transformation produite en Marie. Elle disait toute troublée : Comment cela se fera-

1. *Summa theol.*, q. 139, a. 1, c.

t-il ? L'ange lui répond : La puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre. Rien n'est impossible à Dieu. L'esprit de force l'inspire, et elle dit, comme aguerrie : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole !

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. C'est la béatitude rattachée par saint Augustin au don de Force. Marie a eu vraiment la faim et la soif de la justice puisque, mise en présence de la réalisation en elle de la grande promesse d'Israël, elle a maintenu les droits de la promesse faite à Dieu de la virginité. Bienheureuse Marie, la voilà rassasiée ! Elle enfantera le Messie et elle demeurera Vierge. Le saint Enfant qui naîtra d'elle sera appelé Fils de Dieu. O heureuse, bienheureuse Marie, toujours vierge et Mère de son Dieu !

TROISIÈME PAROLE : LE DON DE PIÉTÉ

« Dans ce même temps, Marie se leva, et s'en alla en hâte vers les montagnes dans une ville de Juda. Elle entra dans la maison de Zacharie *et salua Élisabeth*. Dès qu'Élisabeth *entendit la salutation de Marie*, son enfant tressaillit dans son sein et elle fut remplie du Saint-Esprit. Elle s'écria d'une voix forte : Tu es bénie entre les femmes et le fruit de ton sein est béni. »

S. Luc. I, 39-42.

Elle salua Élisabeth. Quelle fut cette salutation, l'Évangile ne le dit pas. Ce fut le cri de l'amour qui se communique, qui, possédant son bien, n'aspire qu'à le partager. Et le voilà, en effet, aussitôt partagé; l'enfant d'Élisabeth, figure de toute l'humanité, tressaille dans le sein de sa mère, et sa mère est remplie de l'Esprit qui habite en Marie. L'Esprit de Marie saluant Élisabeth, c'est l'Esprit de piété. La piété, n'est-ce pas ce don de Dieu qui nous porte à révéler non seulement Dieu, le Père de la famille chrétienne, mais cette famille elle-même, dans

tous ses membres, à lui rendre tous les devoirs que nous lui devons, à lui communiquer le meilleur de ce que nous avons. N'est-ce pas exactement ce que fait Marie, venant, en toute hâte, à travers les montagnes, prêter son assistance à sa cousine Élisabeth, réjouir le cœur de sa parente par la présence du Béni d'Israël qu'elle porte dans son sein, sanctifier par avance le Précurseur, présage de la sanctification future de l'humanité. Aussi, comme celle-ci, par la bouche d'Élisabeth, reconnaît le don de piété qui inspire à Marie sa démarche : « Tu es bénie entre les femmes et le fruit de tes entrailles est béni. Comment m'est-il accordé que la mère de mon Seigneur vienne auprès de moi... Heureuse celle qui a cru, parce que les choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur auront leur accomplissement. »

Oui, heureuse, bienheureuse Marie! Les béatitudes de l'Évangile se disputent, selon saint Thomas, l'honneur de relever du don de piété, sans doute parce que ce don excel-

lent ne peut s'exercer sans soulever sur son passage un cortège d'excellents désirs. Bienheureux les doux parce qu'ils posséderont la terre; bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés; bienheureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde. Il semble que l'acte du don de piété soit formé de ce qu'il y a de meilleur dans ces trois dons : la douceur, la justice, et la miséricorde. Et il y a, en effet, de tout cela dans la Visitation de sainte Marie. Sa salutation fut douce, témoin l'accueil qu'Élisabeth lui fit; sa visite fut un acte de justice puisqu'elle remplissait un devoir; l'œuvre de sanctification qu'elle accomplit fut toute miséricordieuse. La voilà donc, qui, d'un même coup, possède la terre par la sanctification qu'elle y produit, est rassasiée par la joie que procure sa visite, voit se confirmer en elle la miséricorde du Seigneur par l'assurance nouvelle qu'apporte à son bonheur la prophétie d'Élisabeth : Heureuse celle qui a cru parce que les choses qui lui ont été dites auront leur accomplissement.

QUATRIÈME PAROLE : LE DON DE CONSEIL

« Trois jours après, il y eut des noces à Cana, en Galilée. La mère de Jésus était là, et Jésus fut invité aux noces avec ses disciples. Le vin ayant manqué, *la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin.* Jésus lui répondit : Femme, qu'y a-t-il de commun entre moi et toi? Mon heure n'est pas encore venue. »

S. JEAN. II, 1-4.

« Ils n'ont plus de vin. » Quelle confiance dans ce mot laconique de la Mère au Fils! Elle ne presse point, elle ne demande même pas; connaissant son cœur, elle se contente d'exposer le sien. Oui, c'est son cœur, qu'elle expose, cœur de maîtresse de maison et d'invitée, ému délicatement par l'ennui que va ressentir son hôte. Ils n'ont plus de vin : c'est le conseil à peine murmuré d'une mère, consciente du cœur et de la toute-puissance de son fils, et qui se repose pleinement sur l'un et l'autre : *Flamma amoris soporantis*. Qui peut lui inspirer une touche si insinuante et si ferme à la fois, si digne du Dieu

auquel elle s'adresse, car c'est un Dieu qu'elle ose conseiller, si bien marquée cependant au coin de ses droits de mère. Si jamais le conseil fut départi en don à une mortelle, c'est bien en cette circonstance. Quel homme pourrait trouver de lui-même la force persuasive d'un conseil semblable? N'est-ce pas l'acte d'une prudence conseillée de plus haut, d'une prudence dirigée par le grand Conseiller?

Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. Il semble, au premier aspect, que Marie n'ait pas obtenu miséricorde : « Femme, lui dit Jésus, qu'y a-t-il de commun entre moi et toi? Mon heure n'est pas encore venue. » Mais ce n'est là qu'une apparence. Les mères savent ce qui se cache sous ces dehors de froideur qu'opposent leurs grands fils à leurs ouvertures. Elles savent que, tandis qu'ils résistent au nom de la raison, ils cèdent déjà dans leur cœur. Marie ne s'y trompe pas. Son cœur miséricordieux pour ces pauvres gens sait qu'il obtiendra pitié.

Elle commande aux serviteurs de faire tout ce que dira son fils, et le miracle s'accomplit. Son conseil a prévalu, parce qu'il était, dans son fond, le conseil d'un amour inspiré par le Dieu de miséricorde. Bienheureuse est-elle d'avoir été ainsi miséricordieuse, car elle a obtenu miséricorde.

CINQUIÈME PAROLE : LE DON DE SCIENCE.

« Jésus lui répondit : Femme qu'y a-t-il entre moi et toi ? Mon heure n'est pas encore venue. *Sa mère dit aux serviteurs : Faites tout ce qu'il vous dira...* Jésus leur dit : Remplissez ces vases d'eau. Et ils les remplirent jusqu'au bord. Puissez maintenant, leur dit-il, et portez-en à l'ordonnateur du repas. Et ils en portèrent. Quand l'ordonnateur du repas eut goûté l'eau changée en vin... il appela l'époux et lui dit : 'Tout homme sert d'abord le bon vin, puis le moins bon après qu'on s'est enivré ; toi, tu as gardé le bon jusqu'à présent. »

S. JEAN. II, 4-10.

Mon heure n'est pas encore venue, dit Jésus. Mais celle de Marie est venue, et elle le

sait. L'heure de Marie, c'est l'heure où l'homme se trouve dans l'embarras, dans le chagrin, dans la misère. Elle connaît toutes nos souffrances, depuis la petite blessure d'amour-propre de l'hôte qui se trouve, en plein festin, n'avoir plus rien à offrir à ses convives, jusqu'aux douloureuses souffrances qui attaquent notre vie dans son fond. Elle sait tout cela, et sa science n'est pas inactive. *Flamma amoris compatientis*. C'est la flamme de l'amour compatissant : Faites tout ce qu'il vous dira, dit-elle aux serviteurs. Qui donc lui inspire cette hardiesse ? Comment ose-t-elle, lorsque le Maître dit : Mon heure n'est pas encore venue, agir comme si cette heure était venue. C'est que l'Esprit d'En-Haut l'anime d'une science supérieure. C'est que, sous la dure parole : « Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ? », elle découvre, par l'inspiration de l'Esprit, le cœur de Celui qui dira bientôt : J'ai pitié de la foule. *Misereor super turbam*.

Bienheureux ceux qui pleurent, car ils se-

ront consolés. C'est la béatitude rattachée par saint Augustin au don de Science, et justement; car mieux on connaît le monde, plus on voit qu'il est triste et rempli de misère.

Le cœur délicat de Marie a entrevu dans l'ennui du Maître du festin la peine humaine. C'est peu de chose, mais il suffit quand on est inspiré par l'Esprit de science. Elle sait, et elle pleure avec ceux qui pleurent. Ils n'ont plus de vin! Quel accent apitoyé! Mais aussitôt : Faites tout ce qu'il vous dira. Et l'eau se change en vin, et l'anxiété qui allait atteindre le cœur du malheureux amphitryon se change en surcroît d'allégresse. Et Marie jouit délicieusement d'entendre l'ordonnateur du festin dire à l'époux qui ne s'est douté de rien : Toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent. Quelle consolation pour ce cœur délicat. Bienheureux donc ceux qui pleurent, instruits par le don de Science, car ils seront consolés !

SIXIÈME PAROLE : LE DON D'INTELLIGENCE.

« Au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Tous ceux qui l'entendaient étaient frappés de son intelligence et de ses réponses. Quand ses parents le virent, ils furent saisis d'étonnement, et sa mère lui dit : *Mon enfant, pourquoi as-tu agi de la sorte avec nous? Voici, ton père et moi, nous te cherchions avec angoisse.* Il leur dit : Pourquoi me cherchez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père? Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait. Puis il descendit avec eux pour aller à Nazareth, et il leur était soumis. *Sa mère gardait toutes ces choses dans son cœur.* »

S. Luc. II, 46-52.

« Mon enfant, pourquoi as-tu agi de la sorte avec nous? » Est-ce là de l'intelligence? « Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait. » Est-ce là de l'intelligence? Comment donc voyons-nous, dans ces paroles de Marie, l'expression du don d'intelligence? — Nous n'avons pas lu notre texte jusqu'au bout :

« Sa mère gardait toutes ces choses dans son cœur. » Voilà, cette fois, l'œuvre du don d'Intelligence.

Pour trouver, il faut chercher, pour recevoir, il faut demander. Dans le Cantique des Cantiques, où les saints ont vu les embrassements de l'intelligence humaine et de la Divinité, il y a des phases de recherche et des instants de rencontre, des instants de rencontre fugitive et des possessions silencieuses. Marie est l'Épouse des Cantiques. Jésus est son bien-aimé. Elle le connaît par l'Esprit d'intelligence qui s'est reposée sur elle dans son Annonciation. Mais le don d'Intelligence sur cette terre n'exclut pas les obscurités de la foi. L'âme voit tout à coup, sous une impulsion plus forte du cœur, mais, l'instant d'après le bien-aimé s'est dérobé. Elle ne peut le ressaisir, et elle le cherche.

J'ai cherché celui que mon cœur aime,
Je l'ai cherché et je ne l'ai point trouvé,
Je me lèverai, et je ferai le tour de la ville;
Dans les rues et sur les places,
Je chercherai celui que mon cœur aime.

Les gardes qui font le tour de la ville m'ont rencon-

[trée :

Avez-vous vu celui que mon cœur aime?

A peine les avais-je passés,

Que j'ai trouvé celui que mon cœur aime ¹.

C'est avec cette paraphrase figurative qu'il faut lire notre récit. Même en Marie, le don d'Intelligence n'exclut pas l'inintelligence momentanée. Il l'exige même, afin de provoquer une recherche anxieuse, de susciter, par l'absence du Dieu bien-aimé, un mouvement plus fort du cœur, qui se traduise en une flamme plus ardente : *Flamma amoris consummantis*. Avez-vous vu celui que mon cœur aime, dit alors l'épouse aux gardes de la ville : Marie dit à son fils : Voici, ton père et moi, nous te cherchions avec angoisse.

Jésus répond en rappelant sa paternité divine; et ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait, dit l'Évangile. Joseph et Marie ne comprirent pas sur l'instant, mais, comme l'épouse des Cantiques qui a dépassé les gardes trouve

1. Cantique des Cantiques, III, 1-4.

celui que son cœur aime, Marie nous est montrée gardant toutes ces choses dans son cœur. Qu'est-ce à dire ? Serait-ce qu'elle comprend enfin ? Non, ce n'est pas possible. Mais, elle fait mieux : elle voit. Elle voit de ces yeux du cœur, qui n'excluent pas l'obscurité, mais qui donnent une intelligence plus immédiate et plus certifiée que des clartés d'évidence.

Elle ne comprend pas, mais, sous l'inspiration de l'Esprit, elle sent le bonheur d'être l'épouse de ce Père Éternel, qui est le Père de son fils, la mère de cet enfant qui déjà s'occupe des affaires de son Père : elle le sent intimement, silencieusement, elle le garde dans son cœur.

Bienheureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu. Le cœur de Marie est très pur. Elle n'a d'autre amour que le Père, le Fils et l'Esprit. Elle vit de l'intelligence des mystères les plus profonds de la Divinité. Voilà pourquoi elle est heureuse.

SEPTIÈME PAROLE : LE DON DE SAGESSE.

Magnificat anima mea Dominum.

S. LUC. I, 46-55.

C'est le Cantique de Marie, la flamme de l'amour en jubilation, selon saint Bernard. C'est la voix de l'enthousiasme qui naît au plus profond d'un cœur où Dieu a établi son domaine d'une manière absolue et royale. Un tel cœur voit Dieu partout, à tous les aboutissants de sa vie, à toutes les sources de l'histoire du monde. Dieu devient pour lui la grande réalité foncière qui se cache sous le vêtement des choses. En lui et par lui, nous vivons, nous nous mouvons, nous sommes. Il juge de tout par cette cause suprême, infinie et profonde. Il cherche à entrer en communication avec la sagesse qui régit le monde, à identifier ses vues avec les siennes. Et comme cette inspiration lui vient de sa charité dont l'Esprit-Saint détient le gouvernement, rien ne saurait empêcher cette identification d'être

une réalité. Dès lors le don de Sagesse existe, le don de ces pacifiques enthousiastes, qui sentent que le Dieu qui gouverne le monde est avec eux et qui voudraient répandre ce sentiment dans l'univers entier. C'est lui qui se repose sur Marie au moment que, remplie de l'Esprit de Dieu, après que ce même Esprit eut envahi Élisabeth, et que l'enfant, figure de l'humanité, eut tressailli, elle s'épanche dans ce cantique où l'amour de Dieu apparaît à chaque tournant du discours, comme le dernier mot de son très pur Cœur :

Mon âme exalte le Seigneur et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante.

Car voici, désormais toutes les générations me diront bienheureuse, parce que le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses.

Son nom est saint et sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

Il a déployé la force de son bras ; il a dispersé ceux qui avaient dans le cœur des pensées orgueilleuses.

Il a renversé les puissants de leurs trônes
et il a élevé les humbles.

Il a rassasié de biens les affamés et il a
renvoyé les riches à vide.

Il a secouru Israël, son serviteur, et il
s'est souvenu de sa miséricorde, — comme il
l'avait dit à nos pères, — envers Abraham et
sa postérité pour toujours.

LES DONS AU CIEL

LES DONS AU CIEL

PENTECOTE DOMINICAINE

« Cette cité sainte de la Jérusalem céleste, n'est pas arrosée par le cours d'un fleuve semblable à ceux de la terre ; mais, jaillissant de la source de Vie, le Saint-Esprit, dont une faible goutte nous abreuve ici-bas, inonde les esprits bienheureux du flot effervescent des sept vigueurs spirituelles . »

C'est en ces termes que saint Ambroise affirme la permanence, et décrit l'abondance, des dons du Saint-Esprit au ciel.

1. Saint Ambroise : *de Spiritu Sancto*, l. I, c. xvi, cité par saint Thomas, 1^a 2^{me}, q. 68, a. 6, sed contra.

Au ciel, les vertus morales n'ont plus de raison d'exister, l'espérance est accomplie, la foi fait place à la lumière de gloire : toutes ces vertus disparaissent avec la vie terrestre : seule la charité demeure. Elle demeure identique, mais infiniment plus ardente, car elle ne s'alimente plus dans une obscure foi, mais dans la vision faciale de l'Éternelle Beauté.

La charité demeure : c'est dire que le Saint-Esprit ne cesse pas d'habiter dans le cœur du bienheureux : seulement il n'y est plus comme le poids éloigné de son centre d'attraction, et qui rencontre toutes sortes d'obstacles, mais comme le poids arrivé à son terme, qui pèse d'une force désormais sans entrave et fixe indissolublement l'être qu'il anime au but de ses efforts.

Si le Saint-Esprit règne plus que jamais au cœur du bienheureux, c'est donc que ses dons ne cessent pas de régir sa nouvelle activité. Pourquoi, en effet, les dons ? Nous l'avons dit : c'est pour rendre l'âme docile à la motion de l'Esprit. Mais, quand sera-t-elle

plus docile à cette motion, que lorsqu'elle sera parvenue dans cette patrie où Dieu est tout en tous, *omnia in omnibus*, ou l'homme est totalement enfin soumis à Dieu¹.

Mais, si les dons subsistent dans le ciel, le champ d'exercice de leur action est bien modifié. Au ciel, plus de ces retardements que connaît l'espérance, plus de cette obscurité que comporte la foi, qui nous fait entendre, et non voir, les mystères de Dieu, plus de ces précipitations qui entravent la sûreté de nos conseils, plus d'ignorances à surmonter par la mortification, plus d'œuvres de miséricorde à accomplir, plus d'adversité à supporter, plus d'orgueil à refréner par des craintes salutaires. Les dons nous aidaient à vaincre toutes ces difficultés de la vie. Elles ne sont plus. Et c'est pourquoi, dit saint Grégoire le Grand, dans chaque don on constate quelque chose qui disparaît avec l'état présent².

Mais il ajoute aussitôt que quelque chose

1. 1^a 2^m, q. 68, a. 6, c.

2. *Ibid.*, ad 2^m.

reste, et ce n'est pas la fonction la moins glorieuse des dons.

Le don de Sagesse continue de remplir de certitudes divines le cœur du bienheureux ; le don d'Intelligence l'illumine plus que jamais ; le Conseil remplit son âme de satisfactions rationnelles ; le don de Force le refait d'assurance ; le don de Science l'éclaire à fond ; la Piété lui inspire des sentiments de gratitude expansive ; le don de Crainte jouit, sans contrainte, des joies de l'arrivée.

*
* *

La Vierge Marie est la première à recevoir l'impression des dons ainsi transformés. Les appréhensions saintes et la décision courageuse de l'Annonciation, le miséricordieux salut de la Visitation, le conseil apitoyé et la science des voies de son Fils aux noces de Cana, le recueillement silencieux dans l'intelligence du Mystère de la Paternité divine, l'exaltation du *Magnificat*, tout cela se reflète dans son cœur et est reconnaissable

dans l'expression de son visage, mais combien plus saisissant ! C'est toujours la Vierge des Sept Paroles de l'Évangile, mais ce qui était alors voilé comme tout mérite humain, maintenant resplendit. L'idéal de son cœur est à découvert. Bonne mère, oh ! que vous êtes belle ainsi. *Tota pulchra es !*

Marie a entr'ouvert son manteau, ce manteau qui enveloppe l'Univers de sa vertu protectrice, et à la meilleure place, à cette place où dans une vision les découvre saint Dominique, comme des petits oiseaux sous l'aile de leur mère, ce sont nos saints.

*
* *

Saint Dominique ! Ce n'est plus le Dominique de la *Crucifixion*. Ce n'est plus le savant qui pleure, agenouillé aux pieds de la croix, sur les péchés et les misères que son don de Science lui a fait connaître à fond. C'est le Dominique de l'*Incoronazione*, l'étoile bien

d'aplomb et flambante au front, le visage radieux, le regard face au Dieu trois fois saint, plongeant dans les origines divines du mystère du salut du monde et rasséréné désormais par la pleine évidence de la Bonté qui veille au salut des pécheurs. Auprès de lui, son fils de prédilection, saint Hyacinthe, l'apôtre du futur peuple martyr, le saint qui veille toujours sur l'Est de l'Europe et ne cesse de prier pour la nation qui fut son partage. Il participe à la joie sereine de son Père, car il voit à découvert le décret éternel qui ordonne au sang des martyrs d'être une semence de chrétiens. Sur son front une petite étoile, image de celle du bienheureux Père, image aussi de sa destinée qui est de graviter autour de la grande étoile dominicaine. Et c'est sur le manteau de la Reine de notre Ordre une première constellation.

*
* *

Sainte Catherine de Sienne, sainte Agnès de Montpolitien, sainte Rose de Lima, sainte

Catherine de Ricci, groupe choisi où les clartés de l'intelligence, les scintillements de la crainte filiale, la douce lumière de la piété, les ardeurs ranimantes de la force, fondent leurs harmonies diverses en une sorte de concert indéfinissable et béatifiant. Ainsi, par une belle nuit d'hiver, sur les bords de ces mers où se reflètent les étoiles, le voyageur, du haut d'un promontoire, contemple l'étincellement vif et recueilli des cieux en prière. Tout à coup, vers le sud, un groupe trapézoïdal de quatre étoiles lucides émerge de la ligne d'horizon et monte lentement, remplissant tout ce coin du ciel d'une blanche clarté. A la pointe d'avant, un astre de première grandeur, l'un des plus beaux du ciel. C'est l'Épi de la Vierge et ses trois suivantes : leur cortège forme la constellation de la Vierge. Telle Catherine de Sienne et ses trois sœurs. Et c'est, se détachant sur le fond bleu sombre du manteau de la Reine des Frères prêcheurs, une seconde constellation.

*
* *

Au ciel, il est des étoiles, comme Sirius, aux feux empourprés et sanglants. C'est avec cet éclat que resplendissent à leur tour nos martyrs, saint Pierre de Véronc et saint Jean de Gorcum. Leur visage reflète la force, mais non plus la force tendue par la lutte ; c'est la force de la victoire remportée, sercine et calmée. Ils sourient, comme au souvenir d'un jeu, de l'effort de leur martyre, maintenant qu'ils voient avec évidence combien ils avaient raison de ne pas craindre, maintenant qu'ils contemplent dans sa source la force qui les soutenait, la toute-puissance de l'Éternel. Et c'est sur le manteau de Marie l'empourprement d'une troisième constellation.

*
* *

Les Prêcheurs apôtres maintenant. Leur âme n'est plus oppressée par les terreurs sa-

lutaires que l'esprit leur inspirait « de peur qu'après avoir prêché aux autres, ils ne soient eux-mêmes réprouvés ». Ils ont cessé de « réaliser dans leur chair le complément de souffrance qui manque à la passion du Christ ». Là éclatent les gloires des deux apôtres espagnols qui se partagent les deux mondes, saint Vincent Ferrier et saint Louis Bertrand. Et saint Vincent n'est plus effrayant, et saint Louis n'est plus effrayé, car devant eux s'étale éternellement l'immense océan de la divine miséricorde. Et c'est dans le ciel du manteau de Marie une quatrième constellation ?

*
* *

Gloire à la Trinité Sainte, voici la constellation des Docteurs ! C'est leur vieille amie, cette sainte et indivisible Essence de Dieu. Comme ils l'ont scrutée durant qu'ils vivaient ! Quel ne fut pas leur labeur ! « A cause de toi, chantait leur cœur, nous nous mortifions tout le jour : on nous regarde comme des brebis destinées au sacrifice. » L'autel du

sacrifice, c'était leur table de travail; leur mortification, c'était le labeur intellectuel obscurément dévoué au service de la Foi. Maintenant ils voient ce qu'ils ont tant étudié! O saint Raymond, ô saint Antonin, quel regard est le vôtre! Comme il étincelle, comme il est intense, comme il dévore, comme il se repaît avidement!

Mais, quelle est donc cette lumière inexprimable, éclatant derrière vous comme un incendie de feux d'or? Tout le manteau de la Vierge en est illuminé, toutes les constellations célestes voient sa chaude lumière se mélanger à la leur? C'est, au dernier rang, comme à la *Crucifixion* d'Angelico, saint Thomas d'Aquin en extase : son regard ouvert comme un gouffre sans fond laisse entrer à pleins bords les flots de lumière qui jaillissent vers lui de la Trinité Sainte! la gloire de Dieu s'engouffre dans sa vaste intelligence et descend jusqu'à son cœur, et, n'était sa poitrine qui flamboie comme un soleil et cause tout cet incendie, on pourrait l'y croire engloutie.

« Un soleil immortel jaillit de sa poitrine. »

Et sur le manteau de la Sainte Vierge la cinquième constellation dominicaine resplendit comme un soleil.

*
* *

En arrière de ces étoiles de première grandeur le ciel du manteau de notre mère n'est pas mort. Une lueur discrète le remplit et l'œil qui le fixe croit à chaque instant voir scintiller un nombre infini de petites étoiles. Il ne se trompe pas, car le fond même du manteau de la Vierge est vivant : il vit d'un nombre infini d'âmes dominicaines. Quelques-unes sont même discernables : ce sont les protectrices de notre Ordre, nos bienheureux et nos bienheureuses. Puis, tous nos frères et sœurs morts dans le Seigneur, au chant du *Salve Regina*, depuis l'époque du bienheureux Dominique ; puis, nos fidèles frères et sœurs du Tiers Ordre, dont le cœur a battu à l'unisson du nôtre, nos bienfaiteurs, associés à nos suffrages, officiellement ou non, peu importe, dès lors qu'ils l'ont été à nos œuvres

et à nos mérites; puis, l'innombrable armée des âmes dévotes au saint Rosaire, des confrères du Saint-Sacrement, du saint nom de Jésus, de la Milice angélique, puis, les docteurs qui ont professé notre doctrine et, comme les enfants de sainte Thérèse et leur mère elle-même, « en ont si bien mérité », puis, la multitude des âmes sauvées par nos prédications, nos prières, nos mortifications, nos bonnes œuvres. Et c'est dans tout le ciel dominicain une lueur profonde, un scintillement joyeux, une animation intense et discrète qui fait ressortir l'éclat des astres de première ligne. Ainsi, par une belle nuit, resplendit dans tout le ciel, comme un fond vivant et lucide, sur lequel se détachent et évoluent les grandes constellations, le cheminement splendide de la voie lactée.

*
* *

Âmes saintes, âmes pieuses, âmes dominicaines, le manteau de votre mère vous attend. Que tardez-vous davantage à suivre

avec docilité les inspirations de l'Esprit qui a épousé Marie, et dont tous vos saints ont vécu? Vous êtes hésitantes, vous êtes accablées, vous êtes faibles, vous avez peur du Surnaturel. Avez-vous peur de l'Esprit-Saint, de l'Esprit qui a fait Marie si excellente et nos frères si aimables et si saints? « Vous n'avez point reçu un esprit de servitude pour être encore dans la crainte, dit saint Paul, mais vous avez reçu un esprit d'adoption par lequel nous crions : Abba! Père. L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers : héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ, si toutefois nous souffrons avec lui, afin d'être glorifiés avec lui¹. » Mais, vous ne savez comment faire, par où commencer : Laissez faire l'Esprit. Il se charge de vous conduire. Écoutez plutôt saint Paul : « L'Esprit nous aide dans notre faiblesse, car nous ne savons pas ce qu'il nous convient de demander dans

1. Épître aux Romains, VIII, 15-17.

nos prières. Mais l'Esprit lui-même intercède par des soupirs inexprimables; et celui qui sonde les cœurs connaît la pensée de l'Esprit parce que c'est selon Dieu qu'il intercède en faveur des Saints¹. »

Recueillez-vous donc, en ce saint jour de la Pentecôte, anniversaire du jour glorieux où l'Esprit de Dieu a pris possession du monde, recueillez-vous, en présence de la Sainte Vierge Marie, épouse du Saint-Esprit, de tous les saints de notre Ordre qui furent ses confidents, ses amis, ses disciples fidèles, et demandez à l'Esprit qui habite en vous, d'intercéder en votre faveur, par l'un de ces soupirs inexprimables qui obtiennent de Dieu la Sainteté.

Veni, sancte Spiritus,
Et emitte cœlitus
Lucis tuæ radium.

1. Épître aux Romains, v, 26, 27.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
INTRODUCTION : Le Rôle des Dons du Saint-Esprit.....	1
Les Dons du Saint-Esprit et la vie surnaturelle.....	37
Le Don de Crainte : <i>saint Louis Bertrand, saint Vincent Ferrier sainte Rose de Lima</i>	57
Le Don de Force : <i>sainte Catherine de Ricci, saint Joseph de Gorcum saint Pierre martyr</i>	69
Le Don de Piété : <i>sainte Agnès de Montpolilien, saint Pie V. saint Raymond de Pennafort</i>	87
Le Don de Conseil : <i>saint Antonin</i>	103
Le Don de Science : <i>saint Dominique, saint Hyacinthe</i>	121
Le Don d'Intelligence : <i>sainte Catherine de Sienne</i> ..	139
Le Don de Sagesse : <i>saint Thomas d'Aquin</i>	159
Les Sept Dons du Saint-Esprit dans le très pur Cœur de la Sainte Vierge.....	177
Pentecôte dominicaine : Les Dons au ciel.....	203
